SCENE III, ACTE IV.

LES GRANDS ET LES PETITS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES EN PROSE,

PAR M. HAREL,

Bibliothèque Nationale V. E. III NAPOLI

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE-FRANÇAIS, LE 23 MAI 1843.

PERSONNAGES	ACTEURS	PERSONNAGES	ACTEURS
UC DE MODÈNE	M. FIRMIN.	UN MÉDECIN	M. MAINVIELLE.
ARQUIS DELLA PORTA	M. SAMSON.	UN DIRECTEUR DE PRISON	M. FONTA.
OMTE SFORZA	M. PROVOST.	UN GUICHETIER	M. JOANNIS.
ICIO	M. GEFFROY	UN HUISSIER	M. MATHIEN.
SONI	M. REGNIER.	UN SENATEUR VÉNITIEN	M. ROBERT.
I	M. LARA.	UN BOURGEOIS	M. ALEXANDRE.
I	M. RICHE.	LA MARQUISE DELLA PORTA	Mlle MANTE.
ALDI	M. MARIUS.	ANTONIA	Mlle BENAIN

ie nous veut cet ancien directeur de spectacle?... On cite de lui quelques *mots*; ii en prête un grand nombre. Est-ce une raison pour qu'il s'improvise tout à coup ir dramatique, en plein monopole, sans que personne ait été consulté, au risque de ntenter gravement un commissaire du roi? De quel droit se présente-t-il? Quelle prime reçue pour se permettre de composer une comédie en cinq actes? et encore une die philosophique!... — Pardon, messieurs! mais vous avez dit tant de fois que l'art nérait, que la comédie était fatalement descendue au terre à terre du vaudeville, que les ains dramatiques, corrompus par l'amour du gain, avaient déserté leur noble mission, st de dénoncer les vices protégés, d'attaquer les préjugés puissants, de faire rougir les

Digitized by Google

77831

prospérités impunies! A ces conditions une comédie n'est-elle pas toujours un peu philosophique, et la hauteur du but qu'elle se propose ne commande-t-elle pas la nature des ressorts qu'elle a dû choisir et combiner? — *Les Grands et les Petits!* quel titre! quelle prétention! quel anachronisme! Où y a-t-il des petits aujourd'hui, je vous prie? Nous sommes tous grands, s'il vous plait, depuis la révolution de juillet. Tout le monde est conseiller municipal, journaliste, député, ministre, ou membre de la Légion d'honneur. Nous ne comprenons rien à vos oppositions, à vos contrastes; laissez-nous. — Mais au-dessous, bien au-dessous de vous, messieurs, n'existe-t-il pas une classe très-nombreuse?... — qui ne peut plus vous entendre depuis que, dans l'intérêt de sa moralité, nous avons supprimé les spectacles gratis. D'ailleurs, pensez-vous qu'elle fût très-flattée des couleurs sous lesquelles vous la représentez? Votre Fabricio, l'homme du peuple, tient-il une conduite beaucoup plus recommandable que le marquis della Porta? N'a-t-il pas, au contraire, les mêmes penchants, les mêmes passions? A qui voulez-vous que je m'intéresse quand vos personnages, placés dans des conditions différentes, mais dans des situations analogues, sont tous également corrompus, également vicieux? — A qui? A celui que l'exemple parti d'en haut ne justifie sans doute aux yeux de personne, mais a pu un instant excuser aux siens, à celui qui a le droit de dire au puissant impuni: « Tous peuvent me condamner, tous, excepté vous, qui faites précisément ce que vous me reprochez. Nos actions se ressemblent dans des cadres qui diffèrent. Nous jouons le même rôle, moi sur des tréteaux, vous sur une grande scène. Il n'y a entre nous deux qu'une règle de proportion. » — Morale insolente! comparaison ridicule!... Eh quoi! votre criminelle comédie ose mettre en regard le duel et la guerre, la faillite privée et la banqueroute d'état? Mais le nombre de ceux qui s'entre-tuent n'est donc à vos yeux d'aucune considération! Vingt mille cadavres couvrant un champ de bataille ne sont pour vous qu'une addition de meurtres, et vous seriez tenté, je le vois, de donner plus de malédictions à une calamité publique qu'à un malheur individuel!... Un souverain qui, de l'avis toujours désintéressé de ses conseils, enlève aux revenus des rentiers de l'état ce qu'il lui faut pour subvenir aux besoins de son trésor obéré vous parait tout aussi digne de blâme que le boutiquier déposant sans bruit son bilan au greffe du tribunal de commerce! Vous confondez une mesure d'économie politique avec le scandale d'un désordre particulier! A ce compte, Law et l'abbé Terray sont flétris. La création d'un tiers consolidé n'est plus qu'un attentat contre la fortune publique. Voyez où votre comédie nous mène!...

Ce n'est pas précisément à cette argumentation que j'ai obéi quand j'ai cru devoir retirer mon ouvrage, après trois représentations assez favorablement accueillies pour me donner le droit d'imposer trente mauvaises recettes au théâtre et de concourir, tout comme un autre, à l'accroissement de ses embarras financiers. J'ai reconnu qu'il y avait dans le sujet, malgré tous mes efforts, une invincible âpreté qui affectait le développement de l'élément comique. J'ai compris, par le succès incontesté, même éclatant, des quatre premiers actes, que ma donnée avait épuisé, dans cette majeure partie de l'ouvrage, tous les effets dont elle était susceptible, et que la variété des incidents, l'artifice des situations ne dissimulaient pas suffisamment, au cinquième acte, la monotonie d'un parallélisme accepté jusqu'à concurrence de la surprise, insupportable et fatigant comme une thèse, du moment où il était indispensable et prévu. Je ne me suis pas rendu à l'objection qui conteste la prétention de rester intéressant au malheureux dont la main, conduite par la misère, simule à la hâte un billet d'état de quelques ducats; mais je défère volontiers à la timidité des mœurs théâtrales, qui repoussent l'assimilation d'un faux authentique avec la création, même illégale, d'un papier-monnaie fabriqué pour satisfaire aux folles prodigalités d'un prince absolu.

J'ai eu tort de ne pas attacher l'action de mon drame au règne de Philippe le Bel, le faux monnayeur. Les droits de l'histoire m'auraient défendu contre les scrupules de la convention.

Digitized by Google

Si cette comédie n'a pas eu le sort que lui promettaient les prédictions unanimes de la répétition, je ne puis pas accuser les acteurs, dont le talent et le zèle m'ont, au contraire, prêté un appui dont je suis vivement reconnaissant, et qui m'a aidé dans la lutte de tous les jours que j'ai eue à soutenir contre la malveillance préméditée de l'administration du théâtre, concentrée aujourd'hui tout entière dans la personne de M. Buloz.

On me demandera peut-être ce que c'est que M. Buloz? — Je vais le dire.

M. Buloz est commissaire du roi jusqu'à concurrence de six mille francs ; régisseur du théâtre dans la proportion de deux mille écus ; représentant salarié de l'autorité auprès de la comédie, agent appointé des comédiens auprès du pouvoir ; commissaire neutralisé par sa régie ; régisseur neutralisé par son commissariat ; fonctionnaire *sui generis*, dont la double autorité est incessamment comprimée sous la parfaite équation des deux chiffres portés à son profit sur un double budget.

On connaît l'histoire de l'âne de Buridan, immobile entre ses deux mesures. La condition de M. Buloz serait identiquement pareille, si l'autre n'avait pas fini par mourir de faim.

Les capacités les plus incontestables auraient, il en faut convenir, bien de la peine à se faire jour au travers d'une situation si fausse, si contradictoire. Aussi les capacités de M. Buloz ne se montrent-elles jamais. Cela se conçoit. Un sociétaire, frappé des inconvénients attachés à cette inexorable puissance de l'équilibre, a proposé dernièrement d'ajouter un supplément de mille écus aux deux traitements égaux que consomme aujourd'hui le commissaire-régisseur. Ce serait le seul moyen de lui rendre son libre arbitre.

Ce pouvoir, dont le commissaire a dépouillé le régisseur, et que le régisseur paralyse à son tour dans les mains du commissaire, se retrouve libre et sans contre-poids à l'égard des auteurs condamnés par la constitution actuelle du théâtre à subir des relations avec M. Buloz. Ce n'est pas, qu'on le sache bien, de ses aptitudes que j'entends parler ici ; mon intention n'est pas de mesurer patiemment tout l'abîme qui sépare M. le commissaire du roi des fonctions littéraires qu'on a jugé à propos de lui confier. J'honore l'ignorance, je respecte l'incapacité ; je comprends l'insouciance qui n'a pas demandé à l'éducation de réparer les torts de la nature : mais ce qui ne comporte pas de justification, ce qui est intolérable, c'est l'abus d'une autorité déléguée, la haine personnelle se substituant au devoir de l'administrateur, l'hostilité la plus ardente craignant de s'avouer et ne marchant à son but que par des détours.

Je fais grâce au lecteur du récit des épreuves que j'ai dû traverser avant d'arriver au jour de la représentation. Ma pièce reçue malgré les efforts notoires du commissaire du roi, dénoncée par lui aux bureaux du ministère comme une œuvre monstrueuse et anti-sociale ; mes entrées au théâtre refusées, contre tous les usages, dans l'intervalle de la réception aux répétitions ; des obstacles suscités contre la distribution des rôles ; annonces tardives, omission de réclames, refus formel de répétitions jugées indispensables, et cent autres entraves de toute nature qu'attesteraient au besoin tous les sociétaires indignés : voilà ce que j'ai eu à souffrir, moi, écrivain isolé, inconnu, sans protection, sans coterie, de la part de l'homme auquel ses fonctions imposaient la défense de mes intérêts et de mes droits.

J'affirme sur la foi de confidences unanimes que parmi tous les écrivains qui travaillent pour la scène française, il n'en est pas un qui ne partage les sentiments que je viens d'exprimer sur l'administration de cet homme, dont le maintien opiniâtre au poste qu'il occupe est un défi insolent à l'indulgence silencieuse de la presse, à la patience des comédiens et à la longanimité du ministère, qu'il fait flatter et menacer tour à tour dans les deux *revues* dont il est l'âme avec l'attention habile de ne jamais en être l'esprit.

HARLI.

Digitized by Google

ACTE PREMIER.

Chez Fabricio, graveur. Ameublement convenable. Une large table sur laquelle sont des planches en cuivre, burins, compas, équerres, porte-crayons, eaux-fortes, etc. Diverses gravures ornent l'appartement. Porte au fond. Cabinet à droite.

A Modène, au milieu du dix-huitième siècle.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABRICIO, *assis à une table, achève un modèle de gravure. Un* HUISSIER, *accompagné de deux recors, est occupé à décrire les meubles dont il opère la saisie.*

L'HUISSIER, *à un des Recors.* Écrivez : une glace de quatre pieds de long sur trois de largeur...

FABRICIO. Eh quoi !... monsieur, vous ne pouvez différer cette saisie... de quelques jours seulement ?...

L'HUISSIER. Les ordres de votre créancier, du seigneur Monti, sont positifs.

FABRICIO. Dites : du marquis della Porta... car c'est lui qui me fait poursuivre sous le nom de son intendant...

L'HUISSIER, *continuant son procès-verbal.* Vous vous trompez sur la qualité de celui qui m'envoie... Quelle apparence qu'un seigneur aussi puissant songe à poursuivre...

FABRICIO. Un sujet obscur, un simple graveur !...(*A lui-même.*) Mais quelle peut donc être la cause de cet acharnement? car c'est le marquis, sans aucun doute, qui fait agir cet homme... Aurait-il pénétré le secret qui me brûle ?... cette passion insensée que ni raisons ni dangers ne peuvent combattre ?... Mais non... quand je la sois dans ses promenades, quand je la contemple dans nos spectacles... qui pourrait soupçonner qu'un homme qui n'a ni rang ni naissance... que le graveur Fabricio s'abandonne au rêve d'un fol amour pour la marquise della Porta ?...

L'HUISSIER, *continuant.* Quatre fauteuils en étoffe de Venise.

FABRICIO. Oh ! si le duc de Modène pouvait savoir qu'on des plus riches seigneurs de sa cour n'a pas rougi d'acheter une créance pour consommer la ruine d'un artiste !

L'HUISSIER. Artiste... je ne dis pas ; mais vous êtes commerçant aussi. Vous vendez, vous achetez. Pour payer vos cuivres, vos feuilles, vous faites des billets. C'est fort bien ; mais en fait de billets à ordre nous sommes obligés d'être sévères... contre les bourgeois, s'entend... Les nobles, eux, s'endettent tant qu'ils veulent... c'est-à-dire tant qu'ils peuvent... nous n'avons rien à y voir.

FABRICIO. Trêve de comparaisons, monsieur... avez-vous fini ?...

L'HUISSIER, *s'approchant de la table où sont les instruments de Fabricio et se disposant à les saisir.* Pas encore... ces cuivres... ces objets d'art...

FABRICIO, *indigné.* Quoi ! mes dessins, mes planches, les instruments de ma profession dont vous savez si bien me rappeler l'humilité... Vous n'y pensez pas... Ils sont indignes de tenter la cupidité de votre noble client... vous n'y toucherez pas, monsieur ; je vous le défends.

L'HUISSIER. Mais, mon devoir...

FABRICIO. On s'emparera plutôt de ma personne.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ANTONIA, *attirée par les cris de Fabricio.*

ANTONIA. Qu'y a-t-il, mon frère ?... Quels sont ces hommes ? Que veulent-ils ?...

L'HUISSIER. Concevez-vous, mademoiselle, que votre frère, au lieu de suivre les conseils de la raison, de déférer aux ordres de la justice, déclame contre les grands, s'emporte contre la noblesse ? Il est bien question de cela !... je n'ai rien de noble, moi... Je suis huissier, je ne suis pas suspect... mais j'ai une mission à exécuter, des comptes à rendre...

ANTONIA. Monsieur... Fabricio se reproche déjà sa vivacité, je n'en doute pas... Vous reconnaissez vous-même tout ce que votre mission a de pénible... Veuillez, je vous en supplie, suspendre pour quelque temps... pour peu de jours... nous avons des ressources, des amis. Fabricio ne tardera pas à satisfaire le créancier dont vous accomplissez l'ordre, et vous aurez acquis des droits à notre reconnaissance.

L'HUISSIER, *à lui-même.* C'est singulier... nous autres huissiers, on nous fait la réputation d'être impitoyables, et une jeune femme qui s'exprime avec douceur a presque toujours le don de nous persuader (*regardant l'appartement*), surtout quand notre besogne est à peu près... (*A Antonia.*) Mademoiselle, je cède à vos prières, je me retire... Recommandez à votre frère de payer ses dettes, d'être... poli avec les huissiers, et surtout de ne jamais se brouiller avec les hommes puissants.

Il sort suivi de ses recors.

Digitized by Google

SCÈNE III.

FABRICIO, ANTONIA.

ANTONIA. Que signifient ces dernières paroles ?

FABRICIO. Qu'un riche seigneur, un des favoris du duc de Modède... le marquis della Porta veut perdre ton frère, le ruiner, peut-être le réduire à la faillite, et que, pour y réussir, il s'est procuré contre moi un titre, un jugement...

ANTONIA. Pour une somme considérable ?

FABRICIO. Toutes nos ressources... le travail de toute une année ne suffirait pas pour m'acquitter envers ce seul créancier, et tu sais qu'il y en a d'autres... Avec cela, depuis quelque temps les commandes sont rares, le travail difficile, mal payé !...

ANTONIA. Tes autres créanciers attendront... aucun ne te poursuit... Ce marquis della Porta n'est peut-être pas inflexible... on peut le voir... le prier... Pourquoi un homme de ce rang voudrait-il notre ruine ?... quel intérêt ?...

FABRICIO. Qui le sait ? pour se distraire, se désennuyer peut-être; une persécution est un délassement... Un homme ruiné, c'est une émotion.

ANTONIA. Te voilà encore avec tes idées déraisonnables, tes préventions contre ceux que le hasard a faits plus grands ou plus riches que toi... Mon ami, il faut savoir accepter son sort, se résigner à sa condition.. Regarde toujours au-dessous de toi... jamais au-dessus... Tu as du talent, que penserais-tu de celui qui te l'envierait ?... Tu as une bonne sœur, qui t'aime tendrement, que dirais-tu de celui qui, n'ayant ni affection ni famille, s'indignerait de ce qu'il appellerait lui notre bonheur ?

FABRICIO. Chère Antonia... c'est pour toi surtout que je m'irrite de ma position. — Tu aimes Mateï... ne t'en défends pas... je l'estime, il est digne de toi; mais avec la fatalité qui me poursuit, devant le dénûment qui nous menace, puis-je espérer que votre union soit possible ? Pauvre lui-même, simple officier dans la garde du duc, Mateï doit-il y songer ?... Qui sait même si sa main loyale, mise dans la main de la sœur du graveur Fabricio, ne serait pas un obstacle éternel à son avancement ? Il n'y a pas jusqu'à l'amitié qu'il nous a vouée, jusqu'aux rapports qu'il a conservés avec nous, qui ne m'inquiètent pour lui, pour son avenir, dans ce pays et dans ce temps de classes, de démarcations, où choisir une épouse selon son cœur et non selon son rang, c'est s'avilir et se mésallier.

ANTONIA. Ne t'occupe pas de moi... songe à toi... songe à tes affaires... concentre toutes tes pensées dans ton art, dans ton talent. — Fabricio, ma tendre amitié t'observe involontairement... Depuis quelque temps ton caractère, sans se démentir pour moi, s'aigrit de tout, s'exalte sans raison, s'irrite au plus léger obstacle... L'état de tes affaires n'est pas la seule cause de ce changement... d'autres chagrins... je ne sais ; mais tu me caches quelque chose.

FABRICIO. Antonia, je ne te comprends pas...

ANTONIA. Oui, je tremble que de funestes conseils... ce Fransoni... depuis que tu l'as pris auprès de toi, tu négliges tes travaux, tes absences sont plus fréquentes. Je crains que Fransoni ne t'encourage dans tes folles idées, dans tes rêves d'ambition.

FABRICIO. Antonia, ne l'accuse pas... tu serais injuste : des reproches !... je n'ai le droit d'en adresser qu'à moi, à moi seul.

ANTONIA. Mais explique-toi donc... confie-moi ta peine... qu'as-tu fait qui te rende coupable à tes propres yeux ?... Dis, je veux savoir...

FABRICIO. Jamais, Antonia..... jamais. (*Apercevant Fransoni.*) Ah ! Fransoni ! — Antonia, laisse-nous... pour peu de moments; j'ai à m'entretenir avec lui du résultat de quelques démarches.

Antonia sort.

SCÈNE IV.

FABRICIO, FRANSONI.

FABRICIO. Eh bien !... as-tu réussi ?

FRANSONI. Oui; mais c'est bien malgré moi, tu le sais.

FABRICIO. Ma lettre a été remise ?...

FRANSONI. Comme je te l'avais promis... Dieu sait maintenant ce qui en arrivera.

FABRICIO. Et elle la lira ?

FRANSONI. Ah ! cela par exemple ! je ne puis pas te répondre... je n'ai rien à me reprocher... je t'ai prêté mon appui pour faire une sottise... le reste dépend de la chance, du bonheur.

FABRICIO, *avec exaltation.* Oh ! elle la lira... elle saura qu'il y a au monde un homme bien obscur, bien indigne d'elle, qui donnerait sa vie pour un de ses regards... Je crains que la passion ne m'abuse, mais il me semble que la dernière fois que je l'ai aperçue, que mes yeux se sont si longtemps attachés sur elle... les siens du moins ne me fuyaient pas et paraissaient dire : Je ne vous approuve pas; mais je vous excuse et je vous plains... Ainsi en ce moment, Fran-

Digitized by Google

soni, mon amour n'est plus un secret pour elle... il est bien vrai...

FRANSONI. Qu'un valet de chambre qui m'est tout dévoué m'a promis de saisir le moment favorable... Oh! c'est un homme intelligent, un ancien soldat de la république de Venise; il y a longtemps que nous sommes liés... Nous avons déserté ensemble!... mais je te le dis encore, c'est une grande imprudence que tu as faite là... une déclaration!... une déclaration signée!... et avec son portrait, encore!....

FABRICIO. Fait de souvenir; mais, j'en suis sûr, frappant de ressemblance.

FRASONI. Une très-grande dame, une brillante marquise, qui tout au moins va se moquer de toi... Tu me diras qu'il y a des exemples, je le sais bien... on en trouve même au-dessus... bien au-dessus des marquises; mais de pareilles tentatives ne sont jamais sans danger... Le marquis est un homme puissant... en crédit... S'il venait à savoir... il se vengerait cruellement, et ce qu'il y a de pis pour toi, c'est qu'il se vengerait peut-être avant que tu aies pu... véritablement l'offenser... Je ne te parle pas de ce qui me regarde... je puis être enveloppé dans ton malheur; mais tu me connais, tu sais si je te suis dévoué... Entre nous, c'est à la vie, à la mort!

FABRICIO. Excellent Fransoni! tu n'auras pas à te repentir de ton zèle... de ton amitié...

FRANSONI. Tu vas me dire qu'elle t'a remarqué, tout obscur que tu es, et qu'une liaison secrète serait pour toi... pour nous... la source de faveurs... d'avantages...

FABRICIO. Ah! jamais aussi indigne pensée...

FRANSONI. Comme tu voudras... Ce que je soutiens, moi, c'est qu'à ce jeu-là, la chance n'est pas égale à la mise... Au surplus, tu es amoureux... à nos risques et périls... à la bonne heure; n'en parlons plus; mais tu as des dettes, et moi aussi... dam! c'est naturel... l'influence de l'exemple... Je suis ton élève, apprenti graveur..... triste métier!...

FABRICIO. Fransoni, tu ris de tout...

FRASONI. Non, je parle sérieusement..... Tu es mécontent de ta position?...

FABRICIO. Peux-tu me le demander!...

FRANSONI. Tu as des talents, de l'instruction, c'est vrai, dix fois plus que le monde n'en devrait demander à celui qui cherche la fortune; belle avance!... Est-ce qu'on réussit parce qu'on a du mérite?... ou a du mérite parce qu'on réussit. A la fois écrivain et artiste, tu quittes souvent le burin pour la plume; dernièrement encore tu t'es avisé d'adresser au ministre un mémoire sur les finances, en faveur des rentiers de l'État, je crois... je ne sais pas au juste; il paraît que ce mémoire contenait de très-grandes vérités, puisqu'on l'a trouvé très-dangereux, et un moment tu as eu en perspective la solitude d'un cachot pour y développer plus à l'aise ton penchant à la méditation... A présent... autre démence!... Tu deviens amoureux, amoureux... de la femme d'un chambellan!... Où te mènera, dis-moi, cette folle passion, amusement digne d'un oisif, pesante charge à qui demande sa vie au travail?...

FABRICIO. Fransoni!...

FRANSONI. Crois-moi, l'habileté vaut mieux que l'audace... ruser est plus sûr que braver... S'attaquer aux grands et aux riches, folie! leur porter envie, sottise! mais tout faire... tout, pour devenir grand ou riche comme eux.

FABRICIO. Je ne te comprends pas.

FRANSONI. Les grands ne valent pas mieux que nous..... nous ne valons pas mieux qu'eux... mais les mêmes actions sont jugées différemment... selon le rang... En haut, c'est toujours bien; en bas, c'est toujours mal; tout dépend de l'étage. Riche, ton amour aurait des chances, celle de l'impunité, tout au moins.

FABRICIO. Tandis que pauvre...

FRANSONI. On peut cesser de l'être..... il est des moyens...

FABRICIO. Lesquels?...

FRANSONI. Je te les dirai, nous ne sommes plus seuls.

SCÈNE V.

LES MÊMES; GRIMALDI, *émissaire du Marquis.*

GRIMALDI, *à Fabricio.* Est-ce au seigneur Fabricio que je parle?

FABRICIO. Oui... que me voulez-vous?

GRIMALDI. Le seigneur Manti, votre créancier, vous invite à vous rendre chez lui à l'instant même.

FABRICIO. Pourquoi? que signifie?... Il a cruellement exercé contre moi tous les droits que la loi lui donne. La mission dont on l'a chargé est accomplie; celui dont il a reçu les ordres doit être maintenant satisfait.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ANTONIA.

ANTONIA. Un étranger!

GRIMALDI. Le seigneur Monti n'est pas aussi impitoyable, que vous le pensez... il ne serait pas impossible qu'une transaction... un arrangement...

ANTONIA. Un arrangement!... Fabricio, tu le vois, rien n'est encore désespéré. Cette affaire est sans doute ce qui te rendait si inquiet, si chagrin. Va, ne néglige pas la voie de salut qui nous est offerte.

FRANSONI. Un créancier qui parle de transiger!... Il faut qu'il ait un intérêt!... mais c'est égal...

FABRICIO, *à Grimaldi.* C'est bien... je vous suis.

Grimaldi sort.

SCÈNE VII.

FRANSONI, FABRICIO, ANTONIA.

FABRICIO, *à Antonia.* Ce brusque changement m'étonne, je l'avoue... quelle en peut être la cause? aucune démarche de ma part...

ANTONIA. Fabricio, aie confiance.

FABRICIO. Un sentiment généreux dans le cœur du marquis della Porta!... j'ai peine à y croire.

FRANSONI. Il est peut-être destitué..... il n'y a rien de tel qu'une disgrâce pour humaniser un grand seigneur.

ANTONIA. Hâte-toi, et surtout point de reproches inutiles.... point d'emportement dangereux...

FABRICIO. Sois tranquille, je vais... (*Bas, à Fransoni.*) Toi, pendant ce temps... tu verras de nouveau, tu chercheras à savoir...

FRANSONI. Ah! la lettre! oui... (*A part.*) Voilà un danger qui lui échappe... vite, il faut courir après un autre.

FABRICIO. Antonia, à bientôt.

Il sort avec Fransoni.

SCÈNE VIII.

ANTONIA, *seule.*

Une espérance, enfin!... peut-être cette démarche... Ah!... je me trompais, j'étais injuste quand je cherchais ailleurs la cause de sa tristesse; il ne songeait qu'à nous, à notre avenir... au mien surtout.... Bon Fabricio!... s'il me paraît ambitieux, s'il souhaite tant de s'élever et de s'enrichir, c'est qu'il pense à Mateï, c'est que sa fierté se révolte pour moi à l'idée d'un mariage où les conditions ne seraient pas égales... Là-dessus, par exemple, moi, je n'ai pas du tout la manière de voir de mon frère, et je pense qu'on est toujours l'égale de celui qu'on aime et dont on est aimée... D'ailleurs, Mateï non plus n'est pas riche... je le dis tous bas; mais, vrai, je crois que je n'en suis pas fâchée. Mateï est officier; mais Fabricio est artiste et...

SCÈNE IX.

ANTONIA, GRIMALDI.

GRIMALDI, *à part, en rentrant.* Fabricio n'a aucun soupçon... et je puis maintenant...

ANTONIA, *apercevant Grimaldi.* Encore cet homme!... Vous ici, monsieur!... que voulez-vous de moi?... Fabricio a dû vous suivre... Il est en ce moment chez son créancier.

GRIMALDI. Ce n'est pas avec lui qu'on veut terminer cette affaire.

ANTONIA. Mais avec qui donc?... vous teniez tout à l'heure un autre langage. Serait-il survenu tout à coup des obstacles?

GRIMALDI. Vous seule pouvez les aplanir.

ANTONIA. Moi!... je ne saurais comprendre... que signifie alors l'absence de Fabricio?... Pourquoi l'êtes-vous venu chercher?

GRIMALDI. On a dû l'éloigner dans son intérêt même... Fabricio est d'un caractère altier, intraitable... une parole trop vive, une observation déplacée, pourraient rendre tout arrangement impossible entre lui et l'illustre créancier.

ANTONIA. Eh quoi! le nom de ce créancier, de ce Monti n'était en effet qu'un mensonge!... c'est donc le marquis della Porta lui-même qui exerce les poursuites?

GRIMALDI. Qui veut les arrêter, au contraire... Plus de craintes, plus d'inquiétudes... tout cède à l'intérêt que vous inspirez..... ce qu'on a résolu de refuser au frère, on veut l'accorder sur-le-champ à la sœur. Fabricio peut être sauvé par un mot, un seul mot de la belle Antonia.

ANTONIA, *indignée.* Retirez-vous, monsieur; je ne veux pas en entendre davantage.

GRIMALDI. L'élévation du rang est-elle donc un tel crime qu'elle flétrisse à vos yeux jusqu'à la plus ardente passion?... Et pensez-vous que l'amour cesse d'être sincère... parce qu'il s'unit à tous les enchantements de la fortune, à tous les brillants avantages dont elle peut être prodigue?

ANTONIA. Retirez-vous, retirez-vous, vous dis-je.

GRIMALDI. On n'exerce contre Fabricio que des droits légitimes... ces droits peu-

Digitized by Google

vent être anéantis... mais aussi bientôt peut-être ruiné, sans ressources. (*Mateï paraît.*) Réfléchissez.

Antonia commande par un signe à Grimaldi de se retirer.

SCÈNE X.

ANTONIA, MATEI.

MATEÏ. Antonia, vous êtes pâle... agitée... cet étranger?...

ANTONIA. Cet homme...

MATEÏ. Eh bien?

ANTONIA. Cet homme... est un créancier... le plus impitoyable de tous...

MATEÏ. Peut-être existe-t-il auprès de lui quelque moyen de persuasion. Voulez-vous que je le rappelle... que je lui parle?...

ANTONIA. Oh! non... vous! moins que personne.

MATEÏ. Simple officier, je ne puis, je le sais, lui offrir ni caution ni garantie; mais peut-être cédera-t-il à mes prières.... ma position dans la garde du prince pourra lui commander des égards, le décider à accorder un délai.

ANTONIA. Rien... rien de cet infâme... Mateï, si vous saviez à quelle condition!.... la ruine, la ruine même est préférable.

MATEÏ. Calmez-vous, Antonia; vos chagrins auront un terme. J'ai obtenu pour votre frère une commande considérable..... un riche Anglais, lord Elwerton, le charge de la gravure de plusieurs tableaux de grand prix. Je venais pour le lui dire.

ANTONIA. Fabricio ne tardera pas à rentrer... excellent ami, notre reconnaissance...

MATEÏ. Il sera possible, il sera facile d'obtenir une forte avance sur ce travail... je la demanderai à lord Elwerton lui-même.

ANTONIA. Mateï, vous êtes notre providence.

MATEÏ. Les premières sommes qu'on touchera par ce moyen serviront à obtenir du temps, à faire suspendre les poursuites. Tous les créanciers de Fabricio ne sont pas sans doute aussi intraitables que celui qui vous quitte... j'ai indirectement quelque influence sur un deux... un officier supérieur de mon régiment m'a promis de parler aujourd'hui même au marquis della Porta, dont l'intendant possède un titre contre Fabricio.

ANTONIA. Le marquis della Porta!

MATEÏ. Un des plus riches seigneurs de Modène, courtisan fastueux, qui fera une bonne action par amour-propre comme il en ferait une mauvaise par intérêt; son cœur refuserait, sa vanité accordera.

ANTONIA. Le marquis della Porta!.... Mateï, revoyez au plus tôt votre ami, dites-lui que nous sommes reconnaissants.... que.... mais, au nom du ciel, empêchez cette démarche, elle est impossible... Fabricio désavouerait...

MATEÏ. Antonia... cette irritation...

ANTONIA. N'est que trop juste... l'infâme! il a osé...

MATEÏ. Que voulez-vous dire? Expliquez-vous.

ANTONIA. Si vous m'aimez, vous ne permettrez pas...

MATEÏ. Expliquez-vous. Je veux savoir...

ANTONIA, *apercevant Fransoni.* Fransoni!

MATEÏ. Je ne puis comprendre....

ANTONIA, *à Fransoni.* Cet air inquiet!

SCÈNE XI.

MATEI, ANTONIA, FRANSONI, *accourant.*

FRANSONI, *cherchant des yeux Fabricio.* Fabricio n'est pas rentré?

ANTONIA. Pas encore; mais qu'y a-t-il? avons-nous quelque chose à craindre pour lui....

MATEÏ. Quelque danger le menace-t-il?...

FRANSONI. Non... j'espère que non. Je ne l'ai pas vu... je ne sais les faits qu'imparfaitement.... par des personnes que j'ai interrogées...

ANTONIA. Quels faits?... quoi?... que voulez-vous dire?

FRANSONI. Fabricio est allé chez Monti, son créancier.

ANTONIA. Avec vous.

FRANZONI. Moi, j'étais occupé ailleurs pour son compte... (*A part.*) Je me serais bien passé... (*Haut.*) On avait attiré Fabricio dans la maison de Monti sous prétexte de transaction, d'arrangement... mais ce n'était qu'une indigne ruse... la vérité est qu'on voulait...

ANTONIA, *vivement.* Fransoni, il est inutile d'entrer dans tous ces détails..... dites-nous ce que vous savez de mon frère... que fait-il?... où est-il?...

MATEÏ. Sans doute; mais laissez-le au moins s'expliquer. En vérité, Antonia, je ne comprends pas...

FRANSONI. Ni moi non plus.... Voici.... une querelle.... une dispute; ils savent que Fabricio est vif, irascible.... ce n'est pas ma faute; à cet égard, ce ne sont pas mes remontrances qui lui ont manqué... Bref, une discussion s'est engagée; on n'a pas eu de peine à irriter Fabricio... il s'est emporté en injures, en menaces...

ANTONIA. Eh bien?...

Digitized by Google

FRANSONI. Eh bien, c'est précisément là qu'on voulait en venir... La créance pour laquelle on poursuit Fabricio ne donne pas le droit d'arrêter sa personne; mais, ce droit, la loi l'accorde à celui qui prouve qu'on l'a insulté publiquement; il paraît qu'il y avait des témoins!...

ANTONIA, *à part.* Ils ont voulu, à tout prix, l'éloigner de moi...

FRANSONI. On parle d'une plainte de Monti.... il a des amis puissants... et je crains....

ANTONIA. Mais Fabricio?... qu'est devenu Fabricio?...

FRANSONI. Je l'ai inutilement cherché partout.

ANTONIA. Courons; il faut savoir.... il faut le trouver...

MATEÏ. Nous parviendrons à découvrir....

SCENE XII.

FABRICIO, *accourant*; MATEI, FRANSONI, ANTONIA.

TOUS. Fabricio!...

On s'empresse autour de lui.

ANTONIA, *à Fabricio.* Libre! tu n'as plus rien à craindre... et cette ruse infâme... Oh! oui... bien infâme!...

FABRICIO. Vous avez appris?...

MATEÏ. Fransoni a tou su.

FRANSONI. Oui; mais je n'étais pas sans crainte sur les suites... et maintenant encore... quand je songe au crédit du marquis della Porta...

FABRICIO. Devant le magistrat en présence duquel on m'avait conduit, Monti n'a pas osé invoquer le nom du marquis.

MATEÏ. Sans doute entièrement étranger...

ANTONIA, *à part.* S'il savait!

FRANSONI. Oh! tu me rassures... le grand seigneur n'en étant plus, une affaire entre simples bourgeois.... c'est beaucoup moins inquiétant.

FABRICIO. Les explications que j'ai données ont paru satisfaire le magistrat.... il rendra compte à ses supérieurs; mais jusque-là je suis libre.

MATEÏ. Nous aurons le temps de voir des amis, de faire des démarches, et sans aucun doute...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, UN OFFICIER SUPÉRIEUR DE LA POLICE, *suivi de* QUELQUES AGENTS.

L'OFFICIER. Le graveur Fabricio?

FABRICIO. C'est moi.

L'OFFICIER. Je dois m'assurer de votre personne.

ANTONIA. Mon frère!...

MATEÏ, *à Fransoni.* Vous le disiez bien, c'était une indigne trahison.

L'OFFICIER, *remettant un papier à Fabricio.* Un décret ducal... Lisez.

FABRICIO, *après avoir lu les premières lignes.* Ordre de sortir des états de Modène, sous vingt-quatre heures... Banni! mais c'est impossible!... De quoi m'accuse-t-on? quel est mon crime?

L'OFFICIER, *bas, à Fabricio.* Votre insolent amour déclaré à une dame de haut rang, qui n'est point nommée... vous devez savoir, vous.

FABRICIO. Il suffit.

MATEÏ, *bas, à Fabricio.* Fabricio!...

FABRICIO, *bas.* Oui, une passion insensée... une lettre imprudente... coupable....

FRANSONI. Et dont je ne voulais pas me charger.

ANTONIA. Malheur! malheur sur nous!

Elle tombe sur un fauteuil.

MATEÏ. Antonia, ne désespérez pas encore! vingt-quatre heures!... pendant ce temps on peut agir!... Je vous l'ai dit, je suis lié avec un ami du marquis della Porta.

FABRICIO, *à part.* Le marquis...

ANTONIA, *bas à Mateï.* C'est en son nom que tout à l'heure on m'offrait la libération de Fabricio pour prix de mon déshonneur.

MATEÏ. Le misérable!

FABRICIO, *bas, à Mateï.* Le marquis della Porta!... gardez-vous bien... cette lettre... qui est mon crime...

MATEÏ. Eh bien, cette lettre?...

FABRICIO. Justifie la haine et les persécutions du marquis.

MATEÏ. Malheureux! je vous comprends!

FRANSONI, *prenant l'ordre que Fabricio a gardé machinalement dans ses mains.* Signé par le Duc!... Voyons les considérants : « La sainteté du nœud conjugal, » la morale outragée, nous commandent... » Ah! les grands principes!... toujours... sur le papier... Oh! il n'y a rien de vertueux comme un décret!

MATEÏ, *consterné.* On tentait audacieusement contre la sœur le crime qu'on va punir dans le frère!

L'OFFICIER. Fabricio, suivez-moi!

ANTONIA. Fabricio!

FABRICIO. Adieu, adieu!

MATEÏ. Je vais voir des amis; s'il le faut, j'irai jusqu'au prince!...

FRANSONI. Une marquise!... Je le lui avais dit, il n'a pas voulu me croire... Les grands peuvent bien se permettre de descendre; pour les petits, c'est toujours un crime de monter.

ACTE DEUXIÈME.

Intérieur du palais du duc de Modène.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC DE MODÈNE, *assis devant un bureau sur lequel sont des portefeuilles, des journaux, etc.* LE COMTE SFORZA.

LE DUC, *tout en donnant des signatures; il rit aux éclats.* C'est en vérité fort plaisant! Ce pauvre marquis della Porta qui ne se doute pas que sa femme inspire des passions.... et dans quelle classe encore! (*Montrant une lettre.*) Une lettre de feu!... des expressions!... vraiment ces gens-là ont quelquefois du style, des images..... Savez-vous, mon cher ministre, que c'est une méthode fort utile, fort bien imaginée, que celle qui permet d'empêcher ainsi des lettres criminelles d'arriver à leur adresse?... On coupe le mal dans sa racine.

SFORZA. On tarit le poison dans sa source.

LE DUC. Vous avez eu bien soin que le marquis ignore toujours...

SFORZA. Le marquis! il ne soupçonne même pas l'existence de cette lettre.... Fabricio connaît seul la cause de son exil.... et il est loin de se douter que la lettre a été saisie par votre ordre; il se croit dénoncé à votre altesse par la vertu de la marquise.

LE DUC. Ce cher marquis.... il est bien heureux que je veille à la conservation de son honneur avec un zèle si actif....

SFORZA, *avec ironie.* Et surtout si désintéressé.

LE DUC. Je ne dis pas que la marquise soit capable de manquer à ses devoirs.

SFORZA. Oh! à cet égard, votre altesse doit être fixée.

LE DUC. Un petit bourgeois.... un homme de rien... mais qui sait pourtant? l'originalité.... une fantaisie.... peut-être le plaisir de descendre... les femmes sont si bizarres!... Le parti que nous avons pris est décidément le meilleur.... le plus moral.

SFORZA. Et le plus tranquillisant pour son altesse.

LE DUC, *légèrement.* Comment donc?.... qu'est-ce que vous dites là?....

SFORZA. Que votre premier ministre serait indigne de ses hautes fonctions s'il ignorait....

LE DUC. Que je puis vouloir être initié aux secrets des autres, sans trouver bon qu'on pénètre les miens.... Comte Sforza, en voilà assez sur ce sujet..... quel travail avez-vous encore à me faire signer?....

SFORZA, *tirant un papier de son portefeuille.* L'édit, délibéré en conseil, qui réduit de trois cinquièmes les rentes sur l'état.

LE DUC. Mesure grave!

SFORZA. Urgente surtout. Le trésor est à sec, et si votre altesse persiste toujours dans ses prétentions sur la frontière qui lui est contestée, la guerre avec Venise est inévitable.

LE DUC. Si je persiste!..... un territoire fertile, riche... qui est tout à ma convenance... sur lequel j'ai de véritables droits, des droits incontestables.... vous l'avez prouvé.

SFORZA. Je l'ai prouvé; mais je ne l'ai pas cru... c'est pour cela que votre altesse, par mes conseils, a refusé la médiation du duc de Parme. Des arbitres, ce n'est pas comme des soldats.... ils examinent, ils délibèrent, ils cherchent de quel côté est la raison, la justice.... on est exposé....

LE DUC. A perdre une province.... que je saurai conserver par mon épée; oui, si le doge s'obstine, j'aurai recours aux armes. L'honneur de mon peuple me défend de céder.

SFORZA. Pour protéger l'honneur du peuple, il faut de l'argent, et je ne vois que le peuple à qui l'on puisse en demander.

LE DUC. Cet édit ne passera pas sans exciter de toutes parts des plaintes, des murmures; ils diront que c'est un coup d'état.

SFORZA. Coup d'état financier... les créanciers crieront.... il faut s'y attendre...

LE DUC. Mais c'est qu'il y a beaucoup de créanciers.

SFORZA. Raison de plus pour diminuer les créances.... heureusement les esprits sont préparés; d'adroites indiscrétions ont à l'avance ébruité en partie la mesure; on s'attend généralement à quelque chose de funeste.... le coup ainsi porté aura moins de violence.... c'est ce qui s'appelle escompter le mécontentement.

LE DUC. Trois cinquièmes!.... Cela fait pour chaque rentier une perte de soixante pour cent! c'est considérable!....

SFORZA. Ces scrupules honorent votre altesse; mais elle peut les apaiser en songeant qu'elle n'est pas la première qui ait en recours au moyen que nous lui proposons... nous avons des précédents; c'est une de ces mesures périodiques qui sont passées dans les mœurs des gouvernements, et auxquelles on a fini par s'habituer.

Digitized by Google

LE DUC. Laissez-moi cet édit ; je veux le lire encore, l'examiner de nouveau avant de le signer... Quarante pour cent seulement à chaque titulaire !... Après ?...

SFORZA, *lui remettant un numéro de journal.* Une épreuve du numéro de la Gazette d'État, dans laquelle paraîtra l'article qui explique et justifie la mesure ; je pense que votre altesse l'approuvera. Le rédacteur a insisté fort habilement sur les avantages de la réduction en se taisant complétement sur ses inconvénients.

LE DUC. Méthode excellente !

SFORZA. Surtout lorsqu'on est assuré de ne pas avoir de contradicteur.

LE DUC, *lisant.* « Cette mesure était con-
» seillée depuis longtemps par les meilleurs
» esprits; ses résultats seront immenses dans
» le double intérêt du trésor et des créanciers,
» dont elle proclame hautement les droits,
» placés désormais à l'abri de toute atteinte
» sous la garantie de la foi publique.... » Pas mal.... pas mal.

SFORZA. C'est le travail d'un écrivain de talent ; il y a quinze ans qu'il est attaché aux bureaux..... un homme sans préventions, sans parti pris d'avance... il a écrit pour tous les ministères indistinctement, ce qui lui a donné une grande facilité pour composer des articles sages, mesurés, qui n'ont jamais ni l'exaltation ni la fougue de la conviction.

LE DUC. Tout cela en effet est assez spécieux.

Il continue de lire.

SFORZA, *indiquant au Duc la partie du journal affectée aux publications.* L'arrêté du provéditeur qui interdit la mendicité dans la ville de Modène. Mesure salutaire qui aura pour elle toutes les classes de propriétaires sans exception.

LE DUC. Je le crois.

SFORZA. Cette plaie hideuse, cette lèpre n'affligera plus les yeux ; on ne mendiera plus dans les rues.

LE DUC. Oui, en attendant qu'il soit défendu de solliciter dans les palais.

SFORZA. Le reste est tout à fait sans importance.... des annonces....

LE DUC, *continuant de lire machinalement.* « Sentence de la Prévôté des mar-
» chands qui prononce la faillite de Ricciardi
» Fabricio, graveur. » Fabricio ! mais.... mais ce nom-là.... serait-ce par hasard celui dont nous avons surpris la lettre à la marquise della Purta ?

SFORZA. Lui-même, qui va aller réfléchir en exil sur le danger des écarts épistolaires.

LE DUC. L'auteur d'un mémoire très-hardi en faveur de ces mêmes rentiers.... je me souviens.

SFORZA. Un homme qui rêve des plans de finance.... et qui fait faillite.

LE DUC. Oui.... Ah ! l'un n'empêche pas l'autre ! (*Continuant de lire.*) » Nota. Fabri-
» cio donne quarante pour cent à ses créan-
» ciers. » (*A part.*) Quarante pour cent!.... juste comme....

SFORZA. Un simple particulier.... Et voilà les fruits de l'inconduite.... la ruine à la suite du désordre, des tiers compromis et trompés..... une faillite scandaleuse publiée dans toutes les gazettes.... c'est un homme perdu, déshonoré..... Ainsi votre altesse approuve l'article que je lui ai soumis; elle reconnaît l'urgence d'une résolution inspirée par des considérations de l'ordre le plus élevé..... Si monseigneur le permet, je reviendrai bientôt lui demander l'édit revêtu de sa signature.

Il sort.

SCÈNE II.

LE DUC, *seul, tenant toujours le journal à main.*

Quarante pour cent !.... il faut convenir que le hasard amène souvent de singuliers rapprochements.... Après cela, comme dit fort bien le comte Sforza, les nécessités de la politique.... l'imminence d'une guerre, forcent à des partis violents... Ah ! voici le moment où je dois.... (*Il sonne; un Huissier de cabinet paraît.*) Donnez-moi la liste des audiences. (*L'Huissier la lui remet.*) Habitude excellente à laquelle j'ai eu le bon esprit de me résigner. Rien de plus ennuyeux pour celui qui reçoit..... rien de plus inutile pour celui qui est reçu ; mais on se rend populaire à bon marché.... un souverain accessible se fait pardonner bien des choses. Les grandes rigueurs passent à la faveur des petites politesses, et les audiences sont un moyen de gouvernement. (*Il lit.*) Mateï.... c'est un des plus jeunes officiers de ma garde.

L'HUISSIER. Oui, monseigneur; il y a deux heures qu'il attend.

LE DUC. Faites-le entrer.

L'Huissier sort.

SCENE III.

LE DUC, MATEI.

MATEÏ. Monseigneur, votre altesse daigne-t-elle pardonner ma témérité?

LE DUC. Parlez.... que voulez-vous?

MATEÏ. Je ne me suis résolu à venir solliciter moi-même la clémence de votre altesse qu'après avoir inutilement fait appel à des recommandations qu'elle aurait pu accueillir avec plus de faveur.

LE DUC. Ma clémence!.... mais il s'agit donc de quelque chose de grave?.... Je vous écoute.

MATEÏ. Un homme que vous avez condamné, Fabricio le graveur est mon ami.

LE DUC, *à part.* Fabricio!.... ce nom-là me poursuit, à ce qu'il paraît. (*Haut.*) Vous ne craignez pas d'avouer pour ami un homme qui s'est rendu si coupable?

MATEÏ. Fabricio est jeune encore, et sans doute imprudent, présomptueux; une exaltation d'artiste a pu l'égarer, de funestes exemples l'ont peut-être excusé à ses propres yeux. Je ne le justifie pas; votre altesse en le punissant a prouvé qu'elle place au nombre de ses devoirs le respect des mœurs, la protection de l'honneur des familles...

LE DUC, *l'interrompant.* Un homme que tous les rapports signalent comme un sujet violent, dangereux. Je ne puis revenir sur une mesure consommée, sur un ordre exécuté.

MATEÏ. Il ne l'est pas encore, monseigneur: la loi, une loi chère à votre altesse puisqu'elle favorise l'exercice de sa clémence, m'a permis de me porter caution de Fabricio. Un délai de vingt-quatre heures lui est accordé pour quitter Modène.... il attend dans ma maison sa grâce, que j'ai osé lui faire espérer.

LE DUC. Sa grâce!.... qui me garantira qu'à l'avenir il tiendra une conduite honorable, exempte de reproches?

MATEÏ. Je réponds de lui, monseigneur... Le châtiment prononcé par votre altesse n'est pas d'ailleurs la seule leçon qu'il ait reçue.... un autre malheur....

LE DUC. Quel malheur?....

MATEÏ. Votre altesse ignore sans doute qu'une faillite déplorable....

LE DUC, *à part.* Encore cette faillite!.... (*Haut.*) Oui, oui, je sais.... quarante pour cent.

MATEÏ. Oui, bon, grand, généreux comme vous l'êtes, monseigneur, vous comprenez tout ce que la situation de Fabricio a d'affreux. Votre âme royale sympathise avec la douleur de cette âme d'artiste; car je le connais, il souffre moins de son dénûment personnel que des chagrins, des plaintes amères de tous ceux qui viennent aujourd'hui lui reprocher ses promesses violées, leur confiance trahie..... de tant de créanciers....

LE DUC, *l'interrompant.* Ah! des créanciers!.... certainement, je.... (*A part.*) Au fait, je ne puis guère continuer à montrer de la rigueur, quand moi-même.... (*Haut.*) Monsieur, vous êtes éloquent, persuasif.... Fabricio a sa grâce..... je l'accorde surtout aux recommandations, aux prières d'un brave officier.

MATEÏ. Ah! monseigneur.

LE DUC, *allant à son bureau; à part.* Signons aussi cet édit des rentes, car je crois, en vérité, que je finirais par n'en plus vouloir.... Comme je le disais tout à l'heure: une rigueur de gouvernement à côté d'une faveur particulière.... des lois pour les masses, des grâces pour les individus. (*Il sonne; un Huissier de cabinet paraît.*) Portez cette pièce au ministre. (*Il donne l'édit à l'Huissier, qui sort.*) Si c'est mal pris, je destituerai le comte Sforza. (*Il remet à Mateï la grâce de Fabricio.*) Tenez.

MATEÏ. Monseigneur.

LE DUC. Eh bien!....

MATEÏ. Il est un autre coupable dont j'ose aussi solliciter le pardon.

LE DUC. C'est trop.... vous abusez.... Et quel est ce nouveau coupable?

MATEÏ. Le marquis della Porta.

LE DUC. Vous êtes fou, sans doute.

MATEÏ. Devenu par un calcul odieux créancier de Fabricio, il a osé demander à l'honneur de la sœur le prix de la libération du frère. La jeune fille a entendu d'infâmes propositions..... Celui qui sera bientôt son époux pouvait la venger; il ne l'a pas fait par respect pour le rang qu'occupe le coupable auprès du souverain. Il vient demander sa grâce au contraire; mais avec cette grâce, un ordre sévère adressé au seigneur puissant et riche, pour qu'il respecte à l'avenir l'innocence et la pauvreté.

LE DUC, *à part.* Ah! le marquis se permet de faire le séducteur, lui que je croyais d'une fidélité exemplaire.... il soupire pour d'autres que pour la marquise! Eh bien! je n'en suis pas fâché, vrai, ça rétablit l'équilibre. (*Haut.*) Jeune homme, vous portez une grave accusation contre un seigneur que ma faveur honore, que l'estime de tous environne.

MATEÏ. Monseigneur....

LE DUC. Assez; je demanderai des renseignements, je me ferai rendre compte....

L'HUISSIER, *annonçant.* Monsieur le comte Sforza.

Le Duc fait signe à Mateï de se retirer.

MATEÏ, *à part.* Pourvu maintenant que Fabricio écoute mes conseils!

Il sort.

SCÈNE IV.

LE DUC, SFORZA.

SFORZA. Monseigneur, ce que j'avais prévu est arrivé. Les Vénitiens tranchent la question des limites par l'emploi de la force; deux de leurs régiments ont franchi la frontière et se sont emparés du territoire en litige.

LE DUC. Eh bien! la guerre! plutôt que de céder à cette insolente aristocratie dont chaque concession accroît l'ambition et l'orgueil. Vous doutiez de mes droits, de la justice de ma cause.... et moi aussi, vrai! Eh bien! cette brusque invasion, cette violence va tourner l'opinion en ma faveur, c'est toujours comme cela! On louera ma modération: j'aurai le beau rôle, et je resterai populaire... tout en faisant une guerre qui ne l'est pas.

SFORZA. Votre altesse connaît toute la perfidie du gouvernement vénitien; les prétentions, les espérances du prince Frédéric votre frère, vont devenir une arme dans ses mains; lui-même, retiré en ce moment aux environs de Venise....

LE DUC. La légitimité de mes droits a été trop solennellement reconnue pour que je puisse redouter en lui un prétendant sérieux; mon peuple m'est dévoué, il est fier, il me secondera dans la lutte que je vais entreprendre... nous ne manquerons pas d'officiers... nous avons nos gentilshommes... ni de soldats.... nous avons nos paysans.... Allez.... réveillez partout l'esprit militaire.... faites circuler et retentir dans tous les lieux publics ces chants nationaux qui enflamment les passions et excitent l'héroïsme.... quand la paix sera faite, nous les supprimerons. Dès ce moment convoquez le Conseil d'État; il faut qu'aujourd'hui, ici même, il connaisse au plus tôt ma résolution.

SFORZA. Qu'il secondera, monseigneur, avec tout le dévouement qui l'anime pour votre altesse. C'est moi qui le préside, et naturellement....

LE DUC. Appelez aussi les notables de la bourgeoisie, les syndics des marchands..... il faut une séance grave, imposante, solennelle, qui ait de l'éclat, du retentissement, donne aux esprits une grande impulsion et communique la fièvre de la gloire à tout le pays.

SFORZA. Les bourgeois! les syndics! de simples marchands!.... je n'imagine pas que votre altesse veuille les consulter...

LE DUC. Eh! non, sans doute, on ne consulte pas.... on a l'air, et voilà tout; on se fait donner d'enthousiasme un assentiment qui paraît libre.... on tue la résistance par la vanité.... on étourdit le mécontentement par le bruit et le spectacle.... Enfin, je veux une cérémonie politique, une émotion officielle, un effet théâtral.... vous comprenez?...

SFORZA. Oui, monseigneur, je comprends et je vais...

LE DUC, *le rappelant*. Ah!.... comte Sforza! qu'est-ce que je viens d'apprendre? il paraît que le marquis della Porta a fait une action d'étourdi, de vrai jeune homme; on dit qu'il a voulu séduire la sœur de ce Fabricio que j'ai gracié. C'était, il est vrai, une guerre de représailles que le marquis faisait sans le savoir; mais des écarts de ce genre sont toujours fâcheux..... je ne puis les approuver.... surtout quand on en parle dans le public..... Et encore ce coupable caprice a-t-il au moins l'espèce de justification que lui donnerait la beauté de celle qui l'a inspiré?... dit-on qu'elle soit jolie?...

SFORZA. Il paraît qu'elle possède une rare beauté.

LE DUC. Ah! elle possède une rare... Je ne souffrirai pas qu'un seigneur de ma cour oublie à ce point ce qu'il doit aux convenances, ce qu'il se doit à lui-même.... J'entends que ma noblesse ait de justes égards pour la bourgeoisie.

SFORZA. Sans doute, à l'approche d'une guerre, dans un moment où on a besoin de tout le monde....

LE DUC. Comme vous dites.... C'est très-mal.... se conduire avec une telle légèreté, et cela quand je viens de répandre sur sa maison de nouveaux bienfaits; après le titre brillant dont je l'ai honoré.... je veux dire.... dont j'ai honoré sa femme.

SFORZA. C'est la même chose: tout ce qui s'adresse à la femme rejaillit naturellement sur le mari.

L'HUISSIER, *annonçant*. M. le marquis et madame la marquise della Porta.

Sforza sort.

SCENE V.

LE DUC, LE MARQUIS DELLA PORTA, LA MARQUISE.

LE MARQUIS. Monseigneur, la reconnaissance, plus encore que le devoir, nous amène aujourd'hui auprès de votre altesse.

LA MARQUISE. Je ferai tous mes efforts pour justifier la nouvelle preuve de confiance dont monseigneur veut bien m'honorer...

LE MARQUIS. Surintendante de la maison ducale des nobles orphelines... mission déli-

cate et de haute direction morale, dont la marquise s'acquitera, je n'en doute pas, à la satisfaction de votre altesse.

LE DUC. Ce n'est pas seulement aux vertus de la marquise que j'ai voulu rendre hommage en l'élevant à un poste si brillant, en lui conférant une dignité si enviée, la seule dont le titre puisse être porté par une femme, une position qui crée en faveur de celle qui l'occupe des rapports intimes et de chaque moment avec le souverain, le droit de travail direct avec le chef de l'État.

LE MARQUIS, *à part*. Sans l'intermédiaire des ministres!... Quel honneur!...

LE DUC. J'ai voulu aussi, marquis, récompenser vos services personnels, votre dévouement... quoique, à vrai dire, j'aie en ce moment un peu à me plaindre de vous.

LE MARQUIS. De moi?... monseigneur... comment aurais-je mérité...

LA MARQUISE. Monseigneur, le marquis ne peut avoir volontairement mécontenté votre altesse...

LE DUC, *l'interrompant*. Le sujet des reproches que j'adresserai plus tard au marquis n'a rien de très-grave. (*Bas, au Marquis.*) Vous savez de quoi il s'agit... Antonia... la sœur de Fabricio...

LE MARQUIS. Monseigneur, je vous proteste....

LE DUC, *bas*. Ne protestez pas... On m'a tout appris... il faut que cela n'ait aucune suite... entendez-vous?... soyez tranquille, la marquise ne saura rien.

LE MARQUIS. Ah! monseigneur..... que vous êtes bon!...

LA MARQUISE. Votre altesse a pu être trompée par de faux rapports... La faveur du marquis... la mienne font des envieux... Nous avons des ennemis.

LE DUC. Des ennemis!

LA MARQUISE. Oui, monseigneur... on emploie contre nous les moyens les plus indignes, les plus odieux...

LE MARQUIS. On viole le secret de notre correspondance... Nous n'avons, il est vrai, que des indices, une certitude morale... Un intendant a été renvoyé... Il a balbutié, fait des demi-aveux; hier encore, on a fait disparaître une lettre qui, je crois même, était à l'adresse de la marquise.

LE DUC. Surprendre, intercepter des lettres!... mais ce serait un abus!...

LE MARQUIS. Je comprends, au point de vue politique, de hautes mesures de défiance et de précaution... Le gouvernement de votre altesse a indubitablement le droit... quand il n'y a pas d'autre moyen de savoir ce qu'on a intérêt à ne pas ignorer!... Là-dessus, je suis loin de contester... mais une correspondance évidemment innocente... Je tiens beaucoup, je l'avoue, à ce que la lettre de la marquise lui soit rendue.

LE DUC, *bas, à la Marquise*. Et vous, madame, y tenez-vous aussi?

LA MARQUISE. Monseigneur... que voulez-vous dire?

LE DUC, *bas*. Que cette lettre est d'un graveur, nommé Fabricio, qui vous aime. (*Haut.*) Marquis, soyez certain que dans tous les cas je prendrai des informations.

LA MARQUISE, *bas, au Duc*. Ai-je besoin de dire à votre altesse que j'ignore entièrement? (*A part.*) Serait-ce, par hasard, ce jeune fou qui semble s'attacher à mes pas?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, SFORZA.

SFORZA. Le conseil d'état n'a pas attendu la convocation régulière qui lui était adressée, il se présente spontanément et vient offrir son concours dévoué à votre altesse.

LE DUC. Je suis prêt à le recevoir.

SFORZA. La bourgeoisie n'a pas témoigné moins de zèle, ses représentants attendent aussi l'honneur d'être admis auprès de vous; de simples marchands, des hommes du peuple, ont voulu se joindre à la députation; l'enthousiasme a gagné tous les rangs, toutes les conditions... et à l'exception de quelques rentiers...

LE DUC. Comte Sforza, faites annoncer que mon audience va s'ouvrir.

Sforza sort.

SCENE VII.

LE DUC, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. Monseigneur, je me retire.

LE DUC. Pour peu de moments; les dames invitées pour le banquet qui suivra la séance sont déjà réunies dans les salons.

Il désigne la droite. La Marquise sort.

SCÈNE VIII.

LE DUC, LE MARQUIS; LE CONSEIL D'ÉTAT, *ayant le comte Sforza à sa tête, se place d'un des côtés de la scène;* LES BOURGEOIS, *du côté opposé, mais plus éloignés;* FABRICIO *et* FRANSONI *sont mêlés parmi eux.*

LE MARQUIS, *à part, pendant que le Duc va au-devant du Conseil d'Etat*. Le prince est devenu tout à coup bien rigide sur l'article des mœurs!... et moi qui viens de don-

ner de nouveaux ordres !... S'il venait à découvrir !... Oh ! non... c'est impossible... Je suis sûr de la discrétion de mes agents.

FABRICIO, *montrant le Marquis, à part.* Le voilà !... c'est lui !... lui que je cherche partout; inaccessible dans son palais, ici du moins je pourrai...

FRANSONI. Fabricio ! prends garde, contiens-toi.

SFORZA, *à la tête du conseil.* Monseigneur, l'invasion d'une partie de vos états par les troupes vénitiennes a profondément ému vos fidèles conseillers. Une aussi audacieuse violation du droit des gens ne peut rester impunie. Dans ces graves circonstances, toutes les classes de l'État rivalisent de dévouement à votre personne; elles s'associent au sentiment d'indignation dont nous sommes pénétrés, et n'attendent qu'un signal de votre altesse pour courir aux armes et venger l'honneur de sa couronne.

FABRICIO, *s'approchant du Marquis, bas.* Marquis della Porta !... le frère d'Antonia vous provoque en duel... au sortir de la séance... votre vie contre la mienne.

LE MARQUIS. Qu'est-ce que... (*A part.*) Un combat avec... ce misérable ! quelle audace !

SFORZA, *continuant.* La guerre, ce duel glorieux des nations, est le vœu, le cri unanime de tous vos sujets. Si Venise est renommée par sa puissance et par ses richesses, si notre rang comme nation n'est que secondaire... qu'importe ? est-ce une raison pour accepter la honte ? Sur le champ de bataille toutes les distinctions disparaissent; il n'y a de supériorité que celle du vainqueur.

FABRICIO, *bas, au Marquis.* Eh bien ! noble marquis, vos armes !... (*Geste de mépris du marquis della Porta.*) Oh ! vous me rendrez raison... il n'y a plus de distance entre nous deux. Du jour de votre injure, le graveur est devenu votre égal.

LE MARQUIS, *à part.* Ah ! je punirai tant d'insolence !

SFORZA, *continuant.* Plus la lutte sera inégale, plus éclatera le courage de votre peuple, et plus grande sera la gloire du prince, qui, ne prenant conseil que de l'honneur, obtiendra raison d'un ennemi puissant et redoutable.

LE DUC. La guerre ! oui, la guerre, messieurs; la nation indignée la demande. Le souverain offensé saura la faire.

SFORZA. Monseigneur, de l'avis unanime de votre conseil, j'ai préparé le décret.

Le Duc reçoit et signe la déclaration de guerre.

LE MARQUIS, *à lui-même.* Une insulte ! une provocation ! de la part d'un... et en ce lieu... dans un moment où le prince... en vérité, ces gens-là ne doutent de rien... Oh ! heureusement les lois sur le duel sont terribles !

LE DUC. De ce moment, messieurs, la guerre est déclarée; la vengeance !... la vengeance prompte et terrible est le plus ardent de mes vœux, le plus impérieux de mes devoirs. Le courage suppléera au nombre... l'enthousiasme doublera nos forces... et Dieu aidant, nos ennemis ne tarderont pas à se repentir.

Des Félicitations sont échangées entre le Duc et les assistants, qui peu à peu se retirent.

FRANSONI, *à Fabricio.* Fabricio, tu joues gros jeu en t'obstinant à rester.

FABRICIO. Il me faut sa réponse, il me la faut, ici, à l'instant.

FRANSONI. Tu oublies que le duel est sévèrement puni par la loi !

FABRICIO. Tu as entendu tout ce qu'on vient de dire sur les droits de l'honneur outragé.

FRANSONI. Ah ! le duel des peuples... oui; mais l'autre....

FABRICIO. Fransoni, va préparer mes armes !

FRANSONI. S'aviser de comparer... je lui croyais de l'esprit !

Fransoni sort.

SCÈNE IX.

LE DUC, LE MARQUIS, FABRICIO *en arrière.*

Plusieurs Seigneurs, au fond, paraissent témoigner à Fabricio leur étonnement de ce qu'il n'est pas sorti avec les autres Bourgeois.

LE DUC, *apercevant Fabricio.* Qu'est-ce ?... Quel est cet homme resté seul ici, quand mon audience est terminée ?

FABRICIO, *s'avançant.* Fabricio le graveur.

LE MARQUIS. Qui a l'instant même vient d'avoir l'audace de m'adresser un cartel.

FABRICIO. Monsieur le marquis sait si mon indignation est légitime.

LE MARQUIS. En pleine audience !... sans respect pour la présence de votre altesse.

LE DUC. Votre hardiesse est grande, monsieur; gracié par moi il y a peu d'heures, est-ce ainsi que vous justifiez ma clémence ?

FABRICIO. Monseigneur... le marquis della Porta a osé...

LE DUC. Je ne veux rien entendre. — Le recours au duel est dans tous les cas inexcusable... Demander satisfaction par la voie des armes... prendre entre vous et le marquis la force pour arbitre, confier au hasard d'un

combat singulier la décision de ce que vous pensez être votre droit... venger par l'effusion du sang une injure quelle qu'elle soit, que les magistrats doivent seuls apprécier et punir, c'est se mettre en révolte contre la loi, c'est commettre un crime pour lequel je n'admets aucune excuse, aucune justification.

LE MARQUIS, *à part.* Tout ce que dit là monseigneur est d'une force, d'une logique...

FABRICIO. Monseigneur, il est des attentats dont un homme de cœur ne peut chercher la réparation que dans son courage.

LE DUC. Taisez-vous. (*Bas, au Marquis.*) Marquis della Porta, vous vous êtes gravement oublié...

LE MARQUIS. Monseigneur...

LE DUC. Je vous l'ai déjà dit : je sais tout... vous allez me promettre de cesser à l'avenir toute démarche auprès de la sœur de Fabricio. Pensez donc au moment où nous sommes... à ce que les circonstances exigent de moi..... un abus impuni peut m'aliéner la bourgeoisie ; ce qui hier n'était que légèreté est aujourd'hui crime et scandale.

LE MARQUIS. Votre altesse peut être assurée que ses ordres seront sacrés pour moi. (*Il remonte la scène et va rejoindre le groupe de seigneurs. A part.*) Son mécontentement n'a rien de bien sérieux... un blâme apparent... une sévérité de parade.

LE DUC, *prenant Fabricio à part.* Fabricio, les regrets du marquis sont sincères... j'ai reçu sa parole, et il y sera fidèle... le marquis reconnaît ses torts, mais, heureusement, il ignore les vôtres ; votre lettre à la marquise est un crime... qui m'a vivement ému..... Pour le pardonner il a fallu tout le besoin de clémence qui est dans mon cœur.

LE MARQUIS, *à part.* Qu'est-ce que son altesse peut donc avoir à lui dire de si particulier ?

LE DUC. J'exige votre parole de renoncer à ces coupables idées et d'observer désormais une conduite conforme au respect que vous devez au marquis.

FABRICIO. Je... je vous la donne, monseigneur...

LE MARQUIS, *à part.* Le duc est d'un faible pour les gens de cette classe ! il s'imagine qu'il se fait des partisans !

SFORZA, *au Duc.* Votre altesse paraît satisfaite.

LE DUC, *à Sforza.* Oui, j'ai tout concilié. Fabricio se résigne, le marquis est content... et moi aussi : je sauve la sœur, je préserve l'épouse... point de scandale, point de guerre...

SFORZA. Comment ! monseigneur ! point de.....

LE DUC. Je veux dire point de duel..... je confonds !..... (*Haut.*) Messieurs, nous allons nous rendre dans la salle du banquet... Marquis, donnez-moi votre bras ; je veux que tout le monde voie que vous n'avez rien perdu de ma faveur.

LE MARQUIS, *à part.* J'en étais sûr.....

Il prend le Marquis bras-dessus, bras dessous, et passe dans les appartements du fond. Les Officiers vont prendre les Dames restées dans le salon de droite et les conduisent par la main dans la salle du banquet en les faisant traverser au fond de la scène.

FABRICIO. La marquise !...

LA MARQUISE, *au seigneur qui lui donne la main, montrant du doigt Fabricio.* C'est là ce Fabricio qui a osé provoquer le marquis ?... Sait-on pour quel motif ?...

SFORZA. On l'ignore absolument... oh ! un acte de fou... d'écervelé.

LA MARQUISE. Un duel... un duel avec le marquis ! mais c'est épouvantable !... quand on pense que l'un des deux aurait pu être tué !... une pareille violence... mais rien dans ses traits n'annonce...

SFORZA. Hypocrisie pure !... véritablement le duc est trop bon.

LA MARQUISE. Les princes ne le sont jamais trop.

La Marquise et le comte Sforza passent dans la salle du banquet.

SCÈNE X.

FABRICIO, LES DOMESTIQUES.

FABRICIO. Ses yeux se sont arrêtés sur moi !... Dieu ! que je maudis ma condition, mon serment, l'étoile malheureuse sous laquelle je suis né !

SCÈNE XI.

LES MÊMES, FRANSONI.

FRANSONI, *sur le seuil de la porte d'entrée.* Fabricio !... ta sœur a disparu !...

FABRICIO. Ma sœur ! que dis-tu ?

FRANSONI. Toutes mes recherches ont été vaines... nul doute que des agents du marquis...

FABRICIO. Ma sœur !..... infamie !..... ma sœur enlevée, perdue... quand ici même... tout à l'heure, on m'assurait... Il faut que je voie le prince... à l'instant... que je lui demande justice de cet attentat... (*Il va à la porte du fond, les Domestiques lui barrent le passage et le repoussent.*) On ne m'empêchera pas de voir le prince... de lui parler.

Les Domestiques continuent de le repousser jusqu'à la porte de gauche.

LES VALETS. A la porte !... à la porte cet insensé !...

Le rideau tombe sur la fin de la lutte des Valets avec Fabricio et Fransoni.

ACTE TROISIEME.

Intérieur d'une prison, décor double; un mur descend perpendiculairement du lointain à la face, et coupe la scène en deux parties égales. La première, à droite, représente un cachot; pilier, banc de pierre. Au fond, porte grillée. Obscurité. La deuxième partie, à gauche, représente une chambre bien éclairée et convenablement meublée. Porte de communication du cachot à la chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABRICIO, UN GUICHETIER.

LE GUICHETIER. Des plumes, du papier, tout ce qu'il faut pour écrire; tâchez de vous justifier si c'est possible.

FABRICIO. C'est bien... Je vous remercie.

LE GUICHETIER. Vous êtes triste!... Ah! la prison produit toujours cet effet-là dans les premiers moments. Dam! aussi, pourquoi vous attaquez-vous au marquis della Porta? arrêter une de ses voitures, blesser gravement un de ses gens... et tout cela pour une femme qu'il avait la fantaisie de conduire à sa villa.

FABRICIO. Cette femme, c'était ma sœur.

LE GUICHETIER. Un des premiers seigneurs de la cour, riche, puissant, favori du prince, un homme qui obtient tout ce qu'il veut pour sa femme.

FABRICIO. Son pouvoir ne va pas jusqu'à déshonorer ma sœur.

LE GUICHETIER. Si vous aviez été seul, le cas serait peut-être moins grave; mais une espèce de complot, une attaque à main armée... On dit que vous étiez plus de trente.

FABRICIO, *à part*. Fransoni et moi.

LE GUICHETIER. On est à la recherche de vos complices; mais bah! où les retrouver? Le seul qui aurait pu les reconnaître, le cocher qui conduisait la chaise de poste, est mort de ses blessures.

FABRICIO, *à part, avec joie*. Fransoni n'a rien à craindre.

LE GUICHETIER. Cette circonstance est très-fâcheuse pour vous... un homme tué... dans ces cas-là la justice ne badine pas. Après ça, vous me direz: C'était un domestique... Il est possible que ça soit pris en considération... Allons, je vous laisse... il faut que j'aille rendre compte à mon chef, au directeur de la prison... Je vais lui dire que vous vous conduisez avec douceur, avec résignation. (*Ouvrant la porte de communication qui conduit à l'appartement du directeur de la prison.*) Comme vous voyez, vous êtes voisins; seulement il est un peu mieux logé que vous; mais c'est trop naturel... le chef de la maison... Allons, après tout, ne vous découragez pas; qui sait?... on a vu condamner des hommes qui étaient innocents... Eh bien, c'est une chance pour ceux qui ne le sont pas.

Il entre dans la chambre voisine, la traverse et disparaît.

SCENE II.

FABRICIO, *seul*.

Jeté dans une affreuse prison, bientôt condamné, sans doute, parce que j'ai comploté le salut de ma sœur... parce que j'ai eu l'audace de faire obstacle à un crime!... Et le coupable, l'infâme ravisseur, le lâche della Porta... oh! lui!... il n'a rien à craindre... peut-être quelques paroles de blâme, adressées à sa légèreté, à son imprudence surtout... son crime peut embarrasser ses protecteurs, il ne les révoltera pas... Fou que je suis!... qui ai cru que l'honneur d'une femme et les droits d'un frère pesaient autant que le crédit d'un homme de cour... Ah! Fransoni avait raison... Fransoni, qui ne croit à rien... à rien qu'à l'amitié... J'aurais dû l'écouter... ma conscience se soulevait à ses conseils... la conscience!... ah! les regrets font-ils donc moins de mal que les remords?... Eh! qu'est-ce que cette vanité intérieure en présence du blâme et du mépris de tous?... Ma condamnation est inévitable... Il n'y a plus qu'à se résigner... Écrivons à ma sœur, à Mateï, le seul protecteur qui lui reste. Antonia, retirée chez un ami, ne l'a peut-être pas vu encore... Il peut ignorer comment cette attaque a eu lieu... tout ce qui m'excuse, tout ce qui me justifie...

Il écrit pendant la scène suivante.

SCÈNE III.

FABRICIO, *dans son cachot; dans la chambre contiguë* LE DIRECTEUR DE LA PRISON, *suivi de* DEUX GUICHETIERS.

LE DIRECTEUR, *aux Guichetiers*. Là... placez là ces vases de fleurs... ces tableaux... C'est

que, voyez-vous, c'est pour un puissant seigneur que j'attends ; prisonnier pour peu de jours, sans doute... on m'a bien recommandé de lui réserver mon appartement, d'avoir pour lui les plus grands égards, toutes les attentions... Mais c'était inutile... la bonté qui m'est naturelle... l'intérêt dont on ne peut se défendre... pour un malheureux grand seigneur tombé dans une disgrâce momentanée... (*Il indique des cahiers de gravures et un petit corps de bibliothèque.*) Les gravures les plus nouvelles... des livres de choix... ici pour les yeux, là pour l'esprit. Il pourra choisir, ça dépendra de son organisation..... Parfaitement... cette pièce pour son usage personnel et l'autre pour la société qui le visitera ; allons, tout est en ordre ; l'infortuné peut venir maintenant quand il voudra.

Il sort avec les Guichetiers.

SCENE IV.

FABRICIO, FRANSONI, ANTONIA, LE GUICHETIER.

LE GUICHETIER. *en dehors, à droite.* Voyons, voyons... vos permis sont-ils bien en règle ?

FRANSONI, *en dehors.* On les a déjà examinés à plusieurs guichets.

FABRICIO, *avec joie.* C'est la voix de Fransoni.

Les Personnages paraissent. Fabricio se jette dans les bras d'Antonia et serre affectueusement la main de Fransoni.

LE GUICHETIER. Excusez; mais c'est la consigne.

ANTONIA. Fabricio !

FRANSONI, *au Guichetier.* Il paraît qu'on n'entre facilement ici que lorsqu'on doit y rester.

FABRICIO. Fransoni !...

LE GUICHETIER. Vous n'avez que bien peu de moments... profitez-en.

Il sort.

FRANSONI, *à part.* Oui, j'en profiterai, je l'espère.

SCÈNE V.

LES MÊMES, *excepté* LE GUICHETIER.

FABRICIO. Chère Antonia !... bon Fransoni! Et tu n'as pas craint de te montrer ici... ton dévouement t'a fait encore braver ce péril !... si l'on soupçonnait?...

FRANSONI. Ici ! en prison ! impossible..... qui diable ira imaginer que je viendrais près de toi si j'avais à craindre pour moi-même? la police n'est pas aussi fine que cela... Ayez peur, vous êtes suspect ; payez d'audace, vous forcez la confiance... c'est la règle. Si je me cachais, on me chercherait... Je me montre, on ne pense pas à moi.

FABRICIO. Digne ami !

ANTONIA. Il nous est permis d'espérer ; grâce aux démarches de Mateï, une grande dame de la cour s'intéresse à toi; c'est à elle déjà que nous devons la faveur de te voir en ce moment.

FABRICIO. Une dame de la cour !

FRANSONI. Oui, Mateï compte sur une puissante protection, je ne sais laquelle, ça ne me regarde pas... mais enfin...

FABRICIO. Tu oublies que mon ennemi est puissant aussi, et qu'un jugement ne peut m'absoudre qu'en le flétrissant.

FRANSONI. Un jugement !... et qu'on te ferait attendre encore !... et qui est-ce qui te parle de.... Oh ! je compte sur quelque chose de plus prochain... de plus positif.

ANTONIA. Le prince est bon, généreux; quand il connaîtra la vérité, il fera justice d'une odieuse accusation, et te rendra à la liberté, à tes amis.

FRANSONI, *qui jusqu'alors a observé la porte de communication.* Le prince est bon, j'en conviens... mon Dieu ! ils le sont tous... quand on les laisse faire... mais on ne les laisse jamais faire ; et alors, c'est exactement comme si... Le plus sûr, quand la chose est possible, est de soustraire sa personne au pardon... en attendant qu'il arrive... Il n'y a jamais d'inconvénient à ce que l'évasion précède la clémence.

ANTONIA. Si le duc est insensible aux recommandations, aux prières, je verrai les juges, je me jetterai à leurs pieds... Non, il n'en est pas un parmi eux qui ose te condamner.

FRANSONI. Je ne dis pas... mais j'aimerais toujours mieux le voir absous par contumace, acquitté en effigie.

FABRICIO. Fransoni, ton amitié s'abandonne à une vaine espérance..... il n'est aucun moyen.

FRANSONI. Peut-être...

FABRICIO. Que veux-tu dire ?

ANTONIA. Parlez, Fransoni.

FRANSONI. La chambre du directeur de la prison est de ce côté.

FABRICIO. Oui, on y communique par cette porte.

FRANSONI. J'étais donc bien informé.

ANTONIA *. On vient !

On entend le roulement d'une voiture et le claquement d'un fouet.

* Le guichetier paraît.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE GUICHETIER.

FABRICIO. Qu'y a-t-il?... ce bruit...

LE GUICHETIER. Un carrosse qui vient d'entrer dans la cour...

FRANSONI. Un carrosse?

LE GUICHETIER. Il paraît que c'est un grand personnage qui nous arrive... Ah! dam! ils ne sont pas plus exempts que les autres..... Allons, je ne puis pas vous laisser plus longtemps ensemble, le réglement s'y oppose.

ANTONIA. Nous nous retirons.

FRANSONI. Oui... à pied...

ANTONIA. Fabricio, je te reverrai.

FABRICIO. Antonia!

FRANSONI, *à part.* J'ai ce que je voulais... Vite chez Mateï, qui m'attend... Adieu, adieu, Fabricio! espère!

SCENE VII.

FABRICIO, *seul.*

Je suis loin de partager leur espoir... cette grande dame dont on m'annonce la protection aura fait à Mateï une de ces promesses banales que l'importunité arrache à la politesse... Ah!... ces dames de haut rang, pourquoi ressentiraient-elles la pitié dans le faste de leurs plaisirs?... qu'a de commun leur frivolité avec la souffrance d'un misérable?... Et lui, lui! ose-t-il seulement lever les yeux sur elles, et s'il a le malheur d'être frappé de leur beauté, n'est-ce pas là un crime qu'elles vont tout aussitôt dénoncer à la colère du souverain? Ah! le découragement m'accable!

SCÈNE VIII.

(Partie gauche de la scène; chambre du directeur de la prison).

FABRICIO, LE MARQUIS DELLA PORTA, LE DIRECTEUR DE LA PRISON.

LE DIRECTEUR. J'espère que monsieur le marquis ne sera pas trop mécontent... Ah! dam, si j'avais eu du temps devant moi; mais je n'ai été prévenu que fort tard, et malgré tout mon zèle...

LE MARQUIS. C'est bien... laissez-moi.

LE DIRECTEUR, *revenant sur ses pas.* Ah!.. un coup de sonnette, et les employés de la pris... de la maison sont aux ordres de monsieur le marquis; l'homme que j'ai plus particulièrement désigné pour vous servir ne ressemble pas du tout à ses camarades; il est poli et rempli d'attentions.

Il sort.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, FABRICIO.

LE MARQUIS. Huit jours d'arrêts!... à moi! Et cela parce que ce misérable Fabricio est mis en jugement!... Un jeu de bascule... et on appelle cela de la justice, de l'impartialité.. Moi, le marquis della Porta, en prison!... Mon cocher ne voulait pas me croire quand je lui ai ordonné de me conduire ici... Quand je songe qu'il y a peu d'heures encore j'étais au comble de la faveur..... désigné pour un poste brillant..... une ambassade... Ah! tant que je n'aurai pas vu la marquise de retour du palais, je n'existerai pas, je craindrai une disgrâce définitive... Excellente marquise! fort heureusement on lui a laissé ignorer... elle n'attribue le mécontentement du duc qu'à des motifs politiques.

Il s'assied et parcourt un cahier de gravures.

FABRICIO. L'image de cette femme me poursuit toujours malgré moi.

LE MARQUIS, *repoussant le cahier de gravures.* Ah!... il y a des moments où la préoccupation est trop forte. (*Il jette les yeux sur le corps de bibliothèque.*) Des livres..... essayons... Quinte-Curce... un auteur latin... (*Le parcourant.*) Ah! traduit!... délicate attention!... (*Il lit.*) « Le pirate, paraissant » chargé de fers devant Alexandre, osa dire » à ce prince: « Tu me traites de pirate » parce que je ne monte qu'un faible esquif; » si, comme toi, je commandais de nombreuses flottes, on m'appellerait conquérant. » Ce pirate était un impertinent; la puissance ennoblit tout... Il n'y a pas de beau spectacle sur un petit théâtre; les héros ont droit à l'admiration des hommes, et les corsaires ne sont bons qu'à être pendus.

SCÈNE X.

LES MÊMES, GAETI *valet de chambre du Marquis.*

GAETI. Me voici aux ordres de monsieur le marquis.

LE MARQUIS. Vous vous êtes bien fait attendre.

GAETI. Je viens de remplir une commission pour madame la marquise. (*A part.*) J'aimerais autant qu'elle en eût chargé un autre. (*Haut.*) Je suis allé aussi chez l'avocat de monsieur le marquis, il ne tardera pas à se rendre ici.

LE MARQUIS. Ah! oui, on exige de moi un mémoire justificatif, des explications... certainement je ne m'abaisserai pas jusqu'à ré-

diger moi-même un acte aussi humiliant... ce sera l'affaire de l'homme de droit.

GAETI. Ah! le médecin de monsieur le marquis m'a dit qu'il ne manquerait pas de venir dans la matinée.

LE MARQUIS. C'est bien.

GAETI. Monsieur le marquis s'habillera-t-il?

LE MARQUIS. Oui, préparez tout ce qu'il faut.

GAETI. Monsieur le marquis veut-il porter ses ordres, ses décorations?

LE MARQUIS. Oui, sans doute.

GAETI, *à part.* Quelquefois il a la vanité de les montrer... d'autres fois il a la fatuité de les cacher... de façon qu'on ne sait jamais...

Gaëti sort. Le marquis continue de lire pendant la scène suivante.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, FABRICIO, UN MÉDECIN, LE GUICHETIER.

LE MÉDECIN. Comment! serait-ce dans une prison si triste, à peine éclairée, qu'on se serait permis de placer le marquis della Porta?

LE GUICHETIER. Ah! bien oui, monsieur le Docteur, par exemple!

FABRICIO, *à part.* Le marquis! lui aussi, sous les verroux! Ah! j'étais injuste.

LE MÉDECIN, *montrant Fabricio.* Qu'est-ce que c'est que celui-là?

LE GUICHETIER. Le nouveau venu... il est abattu et souffrant.

LE MÉDECIN, *brusquement.* Allons, dépêchons.

LE GUICHETIER, *à Fabricio.* Monsieur le docteur Ferrari, inspecteur des prisons, le premier médecin de Modène, un homme rempli d'humanité.

LE MÉDECIN, *avec impatience.* Voyons. (*A Fabricio.*) Dis, qu'as-tu? où souffres-tu? explique-toi. Je t'écoute, pourvu que tu sois bref.

FABRICIO. Tu!... Qui vous a donné le droit de me parler ainsi?

LE GUICHETIER. Allons, voilà qu'il se formalise à présent!... Ce que c'est que d'ignorer les usages...

LE MÉDECIN. Il paraît qu'il est fier!...

LE GUICHETIER. Ah! dam! vous concevez!... Il a tué un homme.

LE MÉDECIN. Je l'aurais deviné... L'aspect sanguin!... meurtre!... meurtre et vol, sans aucun doute, cela se voit tout de suite. Tous ses traits portent l'empreinte d'une basse cupidité.

LE GUICHETIER. Ah! mon Dieu! non, monsieur le docteur, je vous assure; ce n'est pas un malfaiteur; un coup de tête, une vengeance; pas autre chose.

LE MÉDECIN. Comme je le disais, le sang; un tempérament irritable; une nature ardente, passionnée.

LE GUICHETIER. Et puis d'ailleurs, il n'est pas encore condamné, il n'est qu'accusé.

LE MÉDECIN. C'est une nuance... Allons, ma présence paraît le contrarier... Une organisation essentiellement nerveuse. (*Jetant les yeux autour de lui.*) Du reste, la prison est très-saine, très-convenable...

LE GUICHETIER. Un peu froide, par exemple.

LE MÉDECIN. Conduisez-moi près du marquis. Ce cher marquis! condamné à huit mortels jours d'une affreuse captivité!

Le Guichetier ouvre et introduit le Médecin près du Marquis.

FABRICIO. Huit jours! atroce dérision. Oui, je comprends... l'impunité entière, c'était plus que de l'effronterie! Un semblant de peine, c'est presque de l'habileté.

LE MÉDECIN, *au Marquis.* Votre fidèle docteur qui vient vous apporter les secours empressés de son zèle et de son art.

LE MARQUIS. Je vous attendais impatiemment.

FABRICIO, *pendant que le Médecin tâte le pouls du Marquis.* Huit jours! un pareil scandale manquait à ma défense! Tant pis pour eux, s'ils peuvent lire sans rougeur ce que je vais écrire sans espoir.

Il se met à écrire.

LE MÉDECIN. De fréquentes pulsations! effet naturel du spasme qui vous a saisi... quand cette décision surprise à la justice du prince...

LE MARQUIS. Docteur, j'ai craint véritablement d'en mourir.

LE MÉDECIN. Ah! on ne meurt pas comme ça... sans son médecin.

LE MARQUIS. Une disgrâce si imprévue!...

LE MÉDECIN. Ah! vous avez besoin de beaucoup de ménagements, je dois vous le dire. Je vais écrire tout ce qu'il faut...

Il se met à la table et écrit une ordonnance.

LE MARQUIS. Sous le même toit que de vils scélérats, d'obscurs malfaiteurs!

LE MÉDECIN. Une chambre étroite, au rez-de-chaussée... exposition au nord... J'avais bien recommandé de chauffer l'appartement! Ah! si l'on consultait les médecins avant de bâtir les prisons, on préviendrait bien des malheurs.

LE MARQUIS. On satisferait à un grand devoir d'humanité.

SCENE XII.

LES MÊMES, GAETI, *entrant.*

GAETI. L'avocat de monsieur le marquis le fait prévenir qu'il est à ses ordres; il l'attend dans la salle du greffe.

LE MARQUIS. Pour un mémoire, une justification qu'on exige de moi.

LE MÉDECIN. Pure formalité, j'imagine. La mesure qui vous atteint n'a au fond rien de sérieux. Un nuage passager, un sacrifice aux circonstances!... Le public est si partial!

LE MARQUIS. Le public! il n'est composé que de petites gens!

LE MÉDECIN. Je vais vous accompagner au greffe. Gaëti, le manteau de votre maître; nous avons des corridors à traverser.

Signe négatif du Marquis.

LE MÉDECIN. Le docteur vous l'ordonne, prenez mon bras.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

FABRICIO, LA MARQUISE DELLA PORTA, LE GUICHETIER.

LA MARQUISE, *sur le seuil de la porte du cachot*. C'est un spectacle tout nouveau pour moi que l'intérieur d'une prison...

FABRICIO, *à part*. La marquise!

LA MARQUISE. Je vais parcourir celle-ci, puisque l'occasion s'en présente. Je ne résiste pas, je l'avoue, à ma curiosité.

Elle donne une bourse au Guichetier.

LE GUICHETIER. Madame la marquise n'est pas la première qui ait eu cette fantaisie; nous recevons tous les jours des visites très-considérables... C'est une chose singulière, mais en général les personnes du rang de madame la marquise paraissent avoir du goût pour ce genre de distraction. Probablement le plaisir de comparer...

LA MARQUISE. Non... un sentiment naturel de compassion qui porte à se rapprocher de ceux qui souffrent.

LE GUICHETIER. Ah! dam, quand on n'en a pas l'habitude... D'ailleurs madame la marquise se rendra tout naturellement par ce cachot à l'appartement de monsieur le marquis, et puisque madame la marquise a l'ordre de mise en liberté...

LA MARQUISE. Vous avez eu soin de le communiquer?...

LE GUICHETIER. A tous les guichetiers et concierges, sans exception; monsieur le marquis peut sortir à présent quand il le voudra.

FABRICIO, *à part*. Ce que disait Fransoni!.. S'il se pouvait!.. Oh! non, non. Elle ne vient ici que pour insulter à mon malheur.

LE GUICHETIER. Monsieur le marquis vient d'être appelé au greffe. Je cours le prévenir; c'est à l'autre bout de la prison... Je prie madame la marquise de ne pas s'impatienter.

Il ouvre la porte de communication, qu'il se dispose à fermer lorsque la Marquise est passée dans l'autre pièce; elle lui fait signe de la laisser ouverte.

LA MARQUISE. Laissez; je vous l'ai dit, je suis curieuse d'examiner... de connaître... D'ailleurs le marquis, avant de sortir, voudra faire ses libérabilités aux prisonniers, à celui-ci surtout, que le hasard a placé si près de lui.

LE GUICHETIER. J'obéis, madame la marquise. (*A part.*) N'oublions pas qu'on m'a recommandé d'avoir les plus grands égards... Si j'y manquais, le marquis serait capable de me faire destituer. D'ailleurs, pourvu que les portes qui donnent sur le corridor restent fermées...

Il sort par le fond de droite.

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, FABRICIO.

LA MARQUISE. Fabricio, je viens vous sauver.

FABRICIO. Vous me sauver, madame!... Vous, qui...

LA MARQUISE. Nous n'avons de temps ni pour les remercîments ni pour les reproches...

FABRICIO. Sauvé!... sauvé!... par vous!... Oh! non!... non, je rêve, ou vous vous jouez... Tant de bonheur n'est pas possible.

LA MARQUISE. Vos démarches étaient aussi folles qu'imprudentes..... Je veux les oublier... Votre condamnation est certaine... cette condamnation, c'est la mort... Je n'abandonnerai pas celui à qui j'ai pu inspirer un sentiment même coupable, même désavoué par moi... Vivez... vivez, Fabricio!... J'ai des moyens d'assurer votre fuite... (*Elle passe rapidement dans la chambre du Marquis, et appelle.*) Gaëti, Gaëti...

FABRICIO. Je suis anéanti!... est-ce une vision?... est-ce la réalité?...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GAETI.

LA MARQUISE. Vite! ces vêtements...

GAETI. Je suis perdu, si jamais monsieur le Marquis vient à savoir...

LA MARQUISE. Tu l'es bien plus sûrement si je lui apprends que tu espionnes toutes ses actions, toutes ses paroles, pour les vendre à la police du secrétaire d'État... Hâtez...

Gaëti passe rapidement dans la pièce qui est censée précéder la chambre du Marquis.

Digitized by Google

LA MARQUISE, *appelant*. Fabricio.

FABRICIO. Je ne puis consentir si vous courez l'ombre d'un danger.

La Marquise lui fait signe de se taire. Le Valet revient, apportant un chapeau et un manteau.

LA MARQUISE. Ce manteau... ce chapeau exactement pareils à ceux du marquis... Faubourg San-Carlo... la petite maison qui est à l'angle du boulevard... chez le vieux Paoli, mon ancien intendant... Là on assurera votre fuite à l'étranger... vous irez à Venise... la guerre vous y protégera contre les recherches du gouvernement de Modène. Mateï est instruit de tout... Gaëti, voyez bien si personne...

Gaëti sort.

FABRICIO. Vivre par vous!... par vous!... Ah! ne me pardonnez pas, car je suis plus coupable que jamais.

Il va pour lui baiser la main.

LA MARQUISE, *le repoussant doucement*. Partez, partez.

Il sort.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, GAETI.

LA MARQUISE. Ce geôlier sera compromis. Oh! j'ai de l'or pour le consoler et du crédit pour le faire absoudre. (*Allant à la porte.*) Point de bruit... aucun obstacle... (*Apercevant Gaëti.*) Ah Gaëti! eh bien?

GAETI. Libre... J'ai vu de loin les guichetiers qui tous le saluaient avec respect.

LA MARQUISE. Bien!

GAETI, *sortant de la chambre du Marquis pour passer dans la pièce qui est censée précéder*. Maintenant au tour du marquis à être délivré... Il paraît que la marquise est en train de sauver tout le monde aujourd'hui.

SCENE XVII.

LA MARQUISE, *seule*.

Ah! monsieur le marquis, vous vous enflammez pour la belle Antonia; vous descendez de votre rang pour tenter une séduction, un enlèvement... Eh bien, moi, je me venge... je me venge par une bonne action... Une évasion est moins coupable qu'un rapt, et il est plus humain de sauver le frère que de perdre la sœur... Je l'entends; c'est lui.

SCENE XVIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *arrivant avec empressement*. Marquise, c'est donc à vous que je dois la liberté... Vous avez eu à lutter contre bien des obstacles?

LA MARQUISE. Pas tant que vous croyez; je vous conterai tout cela; mais hâtons-nous de quitter ces lieux.

LE MARQUIS. Je comprends vos inquiétudes, vos angoisses... Enfin, le duc me pardonne?...

LA MARQUISE, *le pressant de sortir*. Oui, entièrement... Aussi nous ne devons pas perdre une minute pour aller le remercier.

LE MARQUIS. Non, sans doute. (*A part.*) Elle ignore toujours...

LA MARQUISE. Partons; je voudrais être déjà au palais ducal pour jouir plus tôt de la confusion de vos ennemis.

Ils se disposent à partir, lorsque le guichetier, qui est entré dans le cachot sur les derniers mots de la scène, inquiet de ne plus voir Fabricio, s'est décidé à entrer dans la chambre du Marquis; sur ses exclamations, le Marquis et la Marquise s'arrêtent.

SCENE XIX.

LES MÊMES, LE GUICHETIER, DEUX AUTRES GUICHETIERS.

LE GUICHETIER. Fabricio, le greffier..... (*Voyant que le cachot est vide.*) Personne... Que signifie? (*Aux Guichetiers.*) Allez... courez. (*Passant dans la chambre du Marquis.*) Le prisonnier... Fabricio... qu'est devenu le prisonnier?...

LE MARQUIS. Fabricio!... le prisonnier?... Que veut-il dire?...

LA MARQUISE. Cet homme est fou, sans doute.

LE GUICHETIER. Pardonnez-moi, madame la marquise... certainement je ne me permets pas de supposer... D'ailleurs les portes du corridor étaient fermées... ainsi il n'est pas possible... cependant je... vous étiez là... quand le...

SCÈNE XX.

LES MÊMES, LE DIRECTEUR DE LA PRISON, PLUSIEURS GUICHETIERS.

LE DIRECTEUR. Qu'est-ce? qu'y a-t-il?... Une seule personne est sortie, sur un ordre parfaitement en règle... c'est le marquis della Porta.

LE MARQUIS, *s'approchant du Directeur*

de la prison. Sorti, moi!... qu'est-ce qu'on veut dire?

LE DIRECTEUR, *étonné.* Est-il possible?... Quoi! monsieur le marquis, ce n'est pas vous qui.... Mais Fabricio... le détenu de ce cachot... où est-il?

LE GUICHETIER. C'est ce que je dis: où est-il?

LE MARQUIS. Marquise, comprenez-vous quelque chose à tout ceci?

LA MARQUISE. Moi! rien, absolument.

LE DIRECTEUR, *au Guichetier.* Qu'avez-vous fait de ce prisonnier? Vous seul avez pu...

LE GUICHETIER. Je ne sais vraiment... je m'y perds... il y a là dedans un mystère... Madame la marquise...

LE DIRECTEUR. Avait l'ordre de mise en liberté... Ce n'est pas de cela qu'il s'agit... mais ce vêtement absolument pareil à celui de monsieur le marquis, comment Fabricio se l'est-il procuré? il est impossible que vous ignoriez...

LE GUICHETIER. Moi, je vous jure.

LE MARQUIS. Un vêtement!... tout cela était combiné avec une profonde astuce.

LA MARQUISE, *cherchant à l'entraîner hors de la prison.* Oh! il faut bien qu'il y ait eu aussi de la maladresse de la part des employés. Mais que nous font tous ces débats de geôliers, de guichetiers? N'oubliez pas que le duc vous attend; hâtons-nous!

LE MARQUIS. Sans doute, mais je suis curieux de savoir... un homme qui a eu l'audace d'usurper mon nom!

LE DIRECTEUR. Guichetier, encore une fois, vous ne pouvez être étranger...

LE GUICHETIER. Mon Dieu! je vous proteste... j'ignore entièrement... ce ne peut pas être le docteur Ferrari, puisque j'étais là quand...

LA MARQUISE, *avec empressement.* Ah! le docteur! en effet, il est venu...

LE MARQUIS. Mon médecin!... mon médecin sauver quelqu'un! il en est incapable.

LE GUICHETIER, *à demi-voix, au Directeur.* Alors madame la marquise seule pourrait expliquer...

LE DIRECTEUR. Eh! quoi! vous osez! (*A part.*) Une personne du rang de la marquise... se permettre! (*Haut.*) Coupable et insolent tout à la fois... Qu'on l'enferme dans la prison de Fabricio.

Le Guichetier est conduit dans le cachot de Fabricio.

LE MARQUIS. Tout cela est vraiment inexplicable.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, GAETI.

GAETI. Une dépêche du ministre pour monsieur le marquis.

Il sort.

LE MARQUIS. Du ministre! Ah! mon Dieu! un contre-ordre peut-être! (*Après avoir lu.*) Nommé ambassadeur à Venise.

LA MARQUISE. A Venise!

LE MARQUIS. Ambassadeur.

LA MARQUISE. Mais la guerre...

LE MARQUIS. Ma mission a pour but d'y mettre un terme.

LA MARQUISE, *à part.* Et Fabricio!... si j'avais pu prévoir!... Fabricio livré à Venise aux persécutions du Marquis! (*Haut.*) S'il y a des dangers, je veux vous accompagner.

LE MARQUIS. Ah! marquise!... mais quel triomphe pour moi!... Hâtons-nous de porter nos hommages et nos remerciments à son altesse...

GAETI, *rentrant.* Une voiture aux armes du prince attend son excellence.

Le Marquis sort avec la Marquise.

LE DIRECTEUR, *aux hommes qui surveillent et retiennent le Guichetier dans le cachot de Fabricio.* Cet homme restera au cachot... gardé à vue, en attendant qu'il reçoive le châtiment exemplaire dû à son crime. (*A lui-même.*) Dans mon intime conviction, ce guichetier est complétement innocent.

ACTE QUATRIEME.

A Venise. Appartement du Marquis della Porta, ambassadeur.

SCÈNE PREMIÈRE.

GAETI, DIVERS DOMESTIQUES.

GAETI, *s'adressant aux Domestiques.* (*A un d'eux.*) Allez renouveler l'abonnement de son excellence au grand théâtre. (*A lui-même.*) Un ambassadeur du duc de Modène à Venise ne peut pas se dispenser... (*Haut.*) C'est deux cents ducats, les voilà... (*A un autre.*) Ces lettres pour la légation de Rome! (*A un autre.*) Chez le marchand de cristaux; qu'il n'oublie pas de faire apporter les trois lustres de supplément pour la fête de ce soir. Allez!

Les Domestiques sortent.

SCENE II.

GAETI, *seul.*

Voilà bien tous les ordres de monseigneur

exécutés... Non, je n'en ai oublié aucun. Ah! je m'aperçois des progrès que je fais tous les jours dans l'esprit de monseigneur... et de madame la marquise aussi. Confident de l'un et de l'autre, c'est flatteur... et profitable! Je sers deux intérêts opposés, c'est vrai; mais je les sers fidèlement!... Trahir mes maîtres, fi donc! Je les aide tous deux à se trahir, voilà tout; c'est bien différent!... A Modène, j'ai sauvé Fabricio par ordre de la marquise; ici, je découvre la retraite d'Antonia pour le compte du marquis... c'est heureux!... Quant à Fabricio, je viens d'apprendre qu'il cherche à s'introduire dans cette maison, près du marquis; mais je n'ai pas d'ordre... C'est son affaire. Je ne m'en mêle pas; je ne m'y oppose pas. Je ne suis chargé que de la sœur; le frère n'est pas dans mes attributions. (*Apercevant le Marquis.*) Ah! son excellence!

SCENE III.

LE MARQUIS, GAETI.

LE MARQUIS. Gaëti, eh bien?...

GAETI. A Venise depuis quelques jours avec son frère, quai San-Piétro, au détour du pont de la Brenta, tout près du palais de l'ambassade...

LE MARQUIS. C'est bien. Vous êtes un serviteur fidèle, je ne l'oublierai pas.

GAETI. Il ne sera pas facile... Fabricio ne la quitte presque pas!... Il faudrait trouver un moyen de le faire venir, de l'attirer ici!.....

LE MARQUIS. C'est à quoi je songe... Allez; plus tard, je vous donnerai mes ordres. (*Le rappelant.*) Ah! le courrier que j'attends... Grimaldi?

GAETI. Ce Napolitain que monseigneur a amené avec lui de Modène...

LE MARQUIS. Il n'est pas encore de retour?

GAETI. Non, monseigneur.

LE MARQUIS, *à lui-même.* L'importance et la difficulté de sa mission expliquent ce retard!...

Il fait signe à Gaëti de se retirer.

SCENE IV.

LE MARQUIS, *seul.*

Toutes les fortunes à la fois!... Des chances pour mon amour! un triomphe pour ma politique!.... Car je regarde maintenant la paix comme certaine; elle sera signée aujourd'hui même. Il fallait obtenir du doge l'éloignement du prince Frédéric, de ce dangereux prétendant à la couronne de Modène, qui ne recule devant aucune tentative pour ébranler mon dévouement, pour surprendre ma fidélité. J'ai dû consentir à des concessions... Et puis l'hésitation du duc de Parme à se prononcer sur l'alliance qu'il nous avait promise, sur le secours que nous attendions!... Heureusement le doge ignore... (*Il va à son bureau.*) Ah! ce travail que je ne puis retarder plus longtemps...

Il se dispose à écrire.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Monseigneur, un réfugié de Modène demande à parler à votre excellence.

LE MARQUIS. Je ne puis... qu'on me laisse... dans un autre moment.

LE DOMESTIQUE. Il insiste beaucoup; il dit que c'est relatif aux affaires de l'ambassade!...

LE MARQUIS. Allons, faites entrer!... Fabricio! et moi qui cherchais un moyen de... A merveille!...

Fabricio paraît au fond.

SCENE V.

LE MARQUIS, FABRICIO.

FABRICIO, *à part, au fond.* A sa vue, malgré moi, tous mes souvenirs... Ah! c'était le seul moyen de la voir... (*Haut.*) Monseigneur...

LE MARQUIS. Que me voulez-vous?

FABRICIO. Monseigneur a dû recevoir hier un écrit... quelques pages... sans signature...

LE MARQUIS. En effet... (*A lui-même.*) Cette note anonyme qui m'avait frappé!... (*Haut.*) Comment savez-vous?...

FABRICIO. Animé du désir de servir votre excellence dans ses nobles efforts pour obtenir une paix honorable, j'ai pris la liberté de.....

LE MARQUIS. Eh quoi! cet écrit..... c'est vous qui en seriez l'auteur?...

FABRICIO. Un travail bien imparfait sans doute... quelques aperçus timides... Je n'ai voulu que soumettre des idées à votre excellence, qui saura corriger... rectifier...

LE MARQUIS, *à part.* Des vues justes, du talent... (*Haut.*) Je me souviens qu'en effet à Modène c'est vous qui aviez osé adresser au duc une supplique en faveur des rentiers... un mémoire coupable... (*à part*) rempli de raison, d'observations judicieuses, Pardieu! il sera piquant de me servir de lui de sa plume pour... (*Haut.*) Tant d'efforts, tant de peines!... un compatriote!... on est heureux de pouvoir lui être utile. (*A part.*) Antonia ne pourra jamais soupçonner....

(*Haut.*) Fabricio, je crois pouvoir vous employer... faire un essai...

FABRICIO, *à part.* J'ai réussi !...

LE MARQUIS. Accablé de travaux, forcé d'accorder beaucoup de temps aux conférences, à la représentation, j'ai rarement le loisir de prendre la plume, de formuler mes pensées.

FABRICIO. Monseigneur a bien assez de s'occuper de l'ensemble, des généralités...

LE MARQUIS. Oui, assurément.

FABRICIO. Sans perdre un temps précieux à des détails d'exécution, sans descendre à un misérable travail de style, de pure forme.

LE MARQUIS. Commencez à l'instant même. Placez-vous à ce bureau... peu de chose d'abord... une lettre, une lettre très-courte, tout à fait diplomatique... La plus grande discrétion !...

FABRICIO. Ah ! monseigneur !

LE MARQUIS. Je vais vous dicter : (*Il dicte.*) « Il faut venir sur-le-champ au palais » de l'ambassade. Cela est du plus grand » intérêt. Du reste, rien que d'heureux. » J'attends. »

FABRICIO, *répétant.* J'attends... Ensuite, monseigneur ?...

LE MARQUIS. C'est tout.

FABRICIO. Quelle formule dois-je mettre au bas de la lettre ?

LE MARQUIS. Aucune... une lettre à un inférieur ! Donnez, je signerai. (*A part.*) Maintenant ce billet à Gaëti pour qu'il le fasse parvenir au plus tôt... (*A Fabricio.*) Je reviens.

Il va pour sortir, lorsque la Marquise paraît.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, FABRICIO, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *sans voir Fabricio.* Marquis, je viens vous prier de m'accompagner dans ma promenade au... (*À part, apercevant Fabricio.*) Fabricio !

FABRICIO, *à part.* La marquise !...

LE MARQUIS. Excusez-moi ; je ne pourrais... une affaire urgente qui ne souffre pas de délai... (*A lui-même.*) Il ne faut pas que je le laisse partir. S'il voyait Antonia avant que cette lettre... (*Haut à Fabricio.*) Tenez, voici un travail ; passez dans mon cabinet, là... (*A part.*) Rien de confidentiel, et je puis sans danger... (*Haut, en le conduisant au cabinet.*) Je n'ai eu que le temps de jeter les idées principales ; le fond doit rester. Il s'agit de donner du développement, de la couleur. Surtout, prenez bien garde d'être trop clair !... Ce qu'on aime dans le style diplomatique, ce qui en fait le charme particulier, c'est l'absence d'abandon et de naturel.

FABRICIO, *entrant dans le cabinet.* Monseigneur, je vais faire tous mes efforts...

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS, *à part.* Cette lettre qu'il faut que j'envoie... (*Haut.*) Je vous quitte... des ordres à donner à Gaëti, quelques papiers que je dois prendre à ma chancellerie... A bientôt.

Il sort.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, *seule.*

Il est parvenu à gagner la confiance du marquis... Dans quel but ? je ne le devine que trop !... mais je ne puis pas souffrir que cet homme entretienne plus longtemps de folles pensées !... Moi-même, je dois résister à cet intérêt involontaire que m'inspirent ses malheurs, son courage... et peut-être aussi cette obstination à me poursuivre d'un amour qui est plus que coupable, qui est insensé !... Je ne sais en vérité par quel entraînement j'ai pu accorder à ce jeune fou une protection si imprudente et dont sa présomption peut s'emparer aujourd'hui comme d'un droit !... Plus je m'interroge, et plus je tremble que la pitié pour un malheureux, victime d'une odieuse persécution, ne soit pas le seul sentiment... Oh ! non, non, c'est impossible ; jamais la marquise della Porta !... Les torts du Marquis à mon égard ne justifieraient pas... Ils sont bien grands les torts du marquis !... Oh ! pourquoi faut-il que ce Fabricio soit venu à Venise, et que le marquis ait consenti à l'accueillir !

SCENE IX.

LA MARQUISE, FABRICIO.

FABRICIO, *à lui-même, sortant du cabinet du Marquis.* Qu'ai-je lu ? cette note laissée parmi ses papiers, ce secret coupable qu'un hasard vient de placer sous mes yeux... Ah ! si je voulais abuser !... mais, non, non ! jamais. (*Apercevant la Marquise ; à part.*) La marquise ! (*Haut.*) Madame la marquise a-t-elle des ordres à me donner ?

LA MARQUISE. Aucun.

FABRICIO. Son Excellence agrée mes ser-

vices... je serais trop heureux si madame la marquise me permettait de lui dire que mon dévouement, mon respect... Puis-je oublier jamais...

LA MARQUISE. Qu'à Modène j'ai rempli un devoir d'humanité en vous arrachant à une condamnation certaine. La bienveillance qui vous chercha au fond d'une prison ne vous abandonne pas dans l'exil... Je suis heureuse d'apprendre que l'ambassadeur emploie vos talents; je m'unirai à lui pour adoucir votre infortune... comptez que nos bienfaits...

FABRICIO. Ah! madame, que parlez-vous de bienfaits, d'infortune?... Quand de l'Italie tout entière je n'ai voulu que Venise pour refuge, quand je suis parvenu à m'introduire dans cette maison, qu'un ennemi puissant pouvait rendre pour moi si dangereuse... croyez-vous que j'aie obéi à des pensées d'intérêt, à des espérances de fortune?... Non... à Venise, comme à Modène, un seul sentiment m'animait, dominait toute ma conduite, comme il remplit toute mon âme... Apprenez-le, j'ai bien longtemps lutté contre moi-même... j'ai su mesurer toute la distance, tout l'abîme qui séparait ma fatale passion du but qu'elle osait rêver et poursuivre; mais j'étais enchaîné, malgré moi, à une espérance insensée... j'acceptais toutes les illusions... je m'enivrais d'une protection qui n'était donnée, sans doute, qu'au malheur... cette pitié qui venait me secourir, à laquelle je devais la vie...

LA MARQUISE. Vous imposait du moins quelque reconnaissance, et vous en témoigneriez bien peu si vous persévériez dans un langage qu'une grande indulgence a pu souffrir jusqu'à ce moment, qui, blâmable partout, l'est surtout ici, et qu'à défaut de tout autre motif, la générosité devrait vous interdire, car il pourrait avoir des dangers pour d'autres que pour vous.

FABRICIO. Ah! madame, je rougis... excusez le délire d'un malheureux; qu'un regard jeté sur moi m'apprenne que vous m'avez pardonné.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS, *paraît au fond, puis* GAETI.

FABRICIO. De grâce, ne me refusez pas cette faveur.

LA MARQUISE, *apercevant le marquis.* Cette faveur dépend du marquis. (*Regardant fixement Fabricio, qui ne voit pas encore le Marquis.*) Un emploi dans la chancellerie de l'ambassade... montrez du dévouement... de la discrétion; peut-être ne vous sera-t-il pas impossible d'espérer...

LE MARQUIS. Un titre officiel dans les bureaux... cela est difficile; cependant je ne dis pas que... le travail, la bonne conduite... la bonne conduite surtout.

FABRICIO, *indiquant le cabinet,* Monseigneur, j'ai terminé ce rapport.

LE MARQUIS. C'est bien.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GAETI, *accourant auprès du Marquis.*

GAETI, *bas au marquis.* Monseigneur, Antonia arrive à l'instant; elle a longtemps hésité, maintenant elle s'inquiète; elle paraît soupçonner un piége, elle demande son frère... Hâtez, monseigneur, je crains que... (*Très-haut.*) Monseigneur, on attend.

LE MARQUIS. Je vous suis. (*A la Marquise.*) Un courrier porteur de dépêches importantes... je vais...

Il va pour sortir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, ANTONIA, *accourant.*

ANTONIA. Mais où donc est mon frère?... Ah! Fabricio!

FABRICIO, *avec étonnement.* Antonia!

ANTONIA, *apercevant la Marquise.* Madame!

LE MARQUIS, *à part.* Ah! les maladroits!

ANTONIA. Tu vas donc être heureux... ton billet me l'apprend... je suis vite accourue... (*A part.*) La vue de cet homme me fait mal.

FABRICIO. Mon billet, quoi! que veux-tu dire?

ANTONIA. La lettre qui m'appelle ici, près de toi.

Elle remet la lettre à Fabricio.

LA MARQUISE. Cette lettre... l'étonnement de Fabricio!

FABRICIO, *bas au Marquis, après avoir reconnu sa lettre.* Ce billet que vous m'avez fait écrire n'était donc qu'un affreux moyen...

LE MARQUIS, *bas à Fabricio.* Point d'éclat; il serait inutile et dangereux; d'ailleurs vous vous trompez sur mes intentions.

LA MARQUISE, *à part.* L'embarras du marquis!... ah! je comprends. (*A Antonia.*) Ce billet de votre frère vous donne, dites-vous, une nouvelle heureuse; j'en suis charmée.

Digitized by Google

Vous avez éprouvé bien des chagrins... si jeune encore!... L'ambassadeur est vivement touché de la confiance qui vous amène ici, près de nous; n'est-il pas vrai, marquis?

LE MARQUIS. Oui, madame, certainement...

LA MARQUISE. Nous serons heureux, lui et moi, de contribuer à réparer... Mais je désire savoir... apprenez-moi, je vous prie... cette lettre...

ANTONIA. M'annonçait que Fabricio...

LE MARQUIS, *vivement.* Cette lettre... je vais vous expliquer. Si la paix est signée, je suis autorisé par le duc à publier un décret d'amnistie en faveur des réfugiés.

LA MARQUISE. Une amnistie!

LE MARQUIS. Complète... sans exception, comme on n'en a pas vu encore.

LA MARQUISE. Ah! vous... vous avez le droit de publier...

FABRICIO, *à part.* Où veut-il en venir?

LE MARQUIS. L'exercice de cette haute faveur, de cette grâce souveraine, est remis tout entier à ma prudence, à ma discrétion... j'ai permis à Fabricio d'espérer... occupé près de moi d'un travail qui pouvait se prolonger... il s'est empressé d'écrire à sa sœur, de l'appeler près de lui... c'était bien naturel... il a désiré lui apprendre lui-même que l'exil perpétuel auquel il est condamné peut cependant avoir un terme... je ne me suis pas opposé... quoique rien encore de définitif... Je le répète... cela dépendra des circonstances... je désire vivement pouvoir...

FABRICIO, *à part.* Une menace pour obtenir mon silence!

ANTONIA. Mes craintes étaient injustes... Fabricio, tu pourras encore être heureux...

LA MARQUISE. Vous vouliez ménager à mademoiselle une surprise... et c'est son frère que vous aviez chargé... mais c'est plus que de la bonté, c'est de la délicatesse; vous faites, monsieur l'ambassadeur, un noble emploi de votre pouvoir... Fabricio appréciera, je n'en doute pas, vos dispositions à son égard; reçu et protégé dans cette maison, il continuera de justifier l'intérêt qu'on lui porte. S'il a toujours le désir de rester... auprès de vous, il comprendra qu'il doit plus que jamais se rendre digne de vos bontés, par ses attentions et par son respect.

FABRICIO, *à part.* Oui... il le faut... je saurai me contenir... j'oublierai même que j'ai lu... ma présence dans cette maison est à ce prix.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, GAETI.

GAETI. Monseigneur... le Napolitain que vous attendez, Grimaldi...

LE MARQUIS, *à part.* Ah! enfin!... je commençais à craindre... Et puis il vient à propos pour me tirer d'embarras. (*Haut.*) Faites entrer... (*A la Marquise.*) Vous excusez... vous permettez...

LA MARQUISE. Nous vous laissons. Maintenant vous allez faire de la politique... ce ne sera plus comme avec nous, de la franchise et de l'abandon.

ANTONIA. Madame, notre reconnaissance...

LE MARQUIS, *à part.* Il est écrit que cette petite fille m'échappera... Je joue de malheur... ni violence ni ruse ne peut réussir...

LA MARQUISE, *à Antonia, en se retirant.* Comptez sur tout mon intérêt.

FABRICIO, *en sortant, à part.* Hâtons-nous de mettre Antonia à l'abri de ses poursuites.

Sortie.

SCÈNE XIV.

LE MARQUIS, *seul.*

J'ai cru un moment que la marquise avait pénétré... fort heureusement ce décret d'amnistie, auquel je ne songeais plus du tout, moi, et que je serai toujours le maître de...

SCÈNE XV.

LE MARQUIS, GRIMALDI.

GRIMALDI. Monseigneur.

LE MARQUIS. Ah! ce retard commençait à m'inquiéter. (*Grimaldi lui remet une dépêche.*) Ah! très bien. La dépêche du doge à son ambassadeur à Modène..... précieuse capture!.... le traité de paix n'est pas encore signé et je puis.... je vais tout savoir... les projets de nos ennemis.... leurs pensées les plus intimes... Et cela s'est fait facilement, sans résistance?

GRIMALDI. Sans résistance..... non, pas précisément; mais le courrier était seul..... nous étions quatre.... il a bien fallu céder au nombre.

LE MARQUIS. Et rien ne peut mettre sur la voie?

GRIMALDI. Oh! rien absolument.... nous étions masqués, suivant la recommandation de Votre Excellence. Après quelques moments de débat, il a reconnu que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de se laisser prendre sa dépêche.... il s'est laissé prendre aussi quelques pièces d'or qu'il avait sur lui.

LE MARQUIS, *en colère.* Comment?

GRIMALDI. Une finesse... pour lui donner le change... pour lui faire croire qu'il avait

affaire à des voleurs.... au moyen de cette précaution, impossible d'imaginer que nous étions chargés par votre Excellence.... une bassesse, ça déroute les conjectures.... tandis que si nous nous étions bornés à voler une dépêche, tout naturellement les soupçons se seraient portés sur....

LE MARQUIS. Assez... voici la récompense que je vous ai promise.

Il lui remet une bourse

GRIMALDI. Je suis toujours aux ordres de votre Excellence.... je n'ai jamais travaillé que pour de grands personnages.

Il sort.

SCÈNE XVI.

LE MARQUIS, *seul.*

Le moyen que j'emploie n'est pas précisément irréprochable, mais quand il s'agit d'intérêts... de grands intérêts.... (*Il ouvre la dépêche.*) Eh quoi! deux lignes.... rien qu'un accusé de réception!.... c'était bien la peine!.... (*Apercevant un billet inclus dans la dépêche.*) Ah! peut-être cet autre papier.... une lettre... (*Il lit la suscription.*) A l'adresse de la comtesse Rivarola... une amie intime de la marquise! Ce serait bien hasard si.... voyons toujours..... peut-être n'est-ce qu'une feinte habile pour mieux cacher une importante communication. (*Il rompt le cachet, et lit d'abord la signature.*) C'est de la femme du sénateur Tiépolo, la cousine du doge... Ah! voyons un peu... (*Il lit.*) « Vous nous avez envoyé, ma chère, » une belle et brillante ambassade qui éblouit » Venise par un faste inconnu jusqu'à ce » jour. » (*Parlant.*) Au moins on me rend justice. (*Lisant.*) « Le marquis della Porta » est un homme très-rusé, quoiqu'assez mé- » diocre... » (*Parlant.*) L'envie, la basse envie!... (*Lisant.*) » La marquise, belle, spiri- » tuelle, est environnée d'hommages; il n'est » sorte d'égards, d'attentions, dont elle ne » soit l'objet, car on sait ici qu'elle exerce » une influence toute personnelle sur l'esprit » du duc de Modène; c'est peut-être pour » cela qu'en parlant d'elle, on dit toujours: » LA DUCHESSE, quoique l'ambassadeur ne soit » encore que marquis.... Si jamais le Mar- » quis devient duc, ce sera une confusion à » n'y plus rien comprendre. » (*Parlant.*) Voici qui est fort! oh! j'ai mal lu sans doute. (*Relisant.*) « Non.... une influence toute » personnelle.... la duchesse... » (*Parlant.*) La duchesse!... c'est clair.... parfaitement clair.... il n'y a pas d'équivoque.... Horrible calomnie!.... oh! certainement c'est une calomnie... Et dire que j'ai voulu absolument lire!.... car enfin, j'étais tranquille, moi.... pour rien au monde je n'aurais voulu soupçonner.... je m'abandonnais à mon bonheur, tandis qu'à présent.... maudite dépêche! maudite curiosité!.... c'était bien la peine de violer une correspondance, de commettre un acte coupable, oui, coupable.... et trois cents ducats que ça me coûte encore..... c'est-à-dire, au trésor du duc.... oh! le duc!.... le duc! un prince que j'aimais.... Il faut que je voie la marquise.... il faut que je la voie à l'instant.... une explication sévère, décisive.... c'est trop souffrir.... Oh! elle aura beau protester; son langage ne m'abusera pas.... je saurai pénétrer.... (*Il sonne, un domestique paraît.*) Faites savoir à la duchesse....

LE DOMESTIQUE, *avec étonnement.* La duchesse!... Monseigneur....

LE MARQUIS. La marquise, je veux dire. (*A part.*) Je ne sais plus où j'en suis. (*Haut.*) Insolent!... que je la prie de venir ici sur-le-champ.... je l'attends.

SCENE XVII.

LE MARQUIS, *seul.*

Un éclat!.... un scandale!.... dans ma position! quand le sort de deux nations est dans mes mains..... Après tout la marquise n'est pour rien dans cette lettre..... on a pu inventer... ces Vénitiens sont si méchants!... sans doute elle va se justifier.... oh! il le faut.... je serai sévère sur les preuves, et à moins de....

SCÈNE XVIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE. Je me rends à votre invitation!... Ah! mon Dieu, quel air sombre!... que vous est-il arrivé?.... auriez-vous reçu quelque fâcheuse nouvelle?...

LE MARQUIS. Oui, madame, oui.... de très-fâcheuses même.

LA MARQUISE. Et vous ne m'en avez pas déjà fait part.... vous croyez peut-être que je ne suis pas capable de garder un secret... eh bien, vous vous trompez, monsieur.... je sais quand il faut être discrète, dissimulée même.

LE MARQUIS. Malheureusement cette dissimulation n'obtient pas toujours le succès qu'on a pu s'en promettre.... des indiscrétions sont commises.... des bruits se répandent....

LA MARQUISE. Je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS. Vous allez me comprendre, madame... madame, puisqu'il faut vous le dire, vous me trompez.

LA MARQUISE, *souriant*. Ah! je vous trompe! et comment l'entendez-vous?

LE MARQUIS. Je l'entends .. comme l'entendent les femmes, celles qui foulent aux pieds tous leurs devoirs... qui comblées des bontés d'un époux, le trahissent indignement.

LA MARQUISE. Parlez-vous sérieusement?

LE MARQUIS. Très-sérieusement... Ah! vous croyiez que j'ignorerais.... Mais il est des liaisons tellement coupables, tellement honteuses, que le mépris du monde parvient toujours à en pénétrer le secret.

LA MARQUISE. Monsieur le marquis!...

LE MARQUIS. Cet empressement à me chercher dans ma prison, ma liberté si promptement obtenue..... tout cela entrait dans votre plan, il fallait me tromper par les apparences d'un zèle qui masquait une trahison.

LA MARQUISE. Que parlez-vous de prison... de trahison?....

LE MARQUIS. Vous ne sollicitiez si ardemment ma grâce que pour mieux déguiser votre coupable intrigue.... un éclat ne peut que me compromettre, je le sais.

LA MARQUISE. Vous compromettre!....

LE MARQUIS. Entre un pareil amant et moi, le recours aux lois de l'honneur semble impossible.... vous vous fiez sur l'inégalité des positions.... mais aucune considération ne m'arrêtera, et quel que puisse être le scandale... malgré la distance qu'il y a entre moi et votre complice.

LA MARQUISE. L'inégalité... la distance... vous jugez, monsieur, avec bien de la rigueur, vous qualifiez étrangement un acte d'humanité...

LE MARQUIS. Vous appelez cela un acte d'humanité!

LA MARQUISE. Qui peut être contraire aux lois, aux convenances, mais que vous m'eussiez certainement conseillé vous-même.

LE MARQUIS. Je vous aurais conseillé, moi!

LA MARQUISE. Un mouvement de compassion, de bonté, auquel je céderais encore si une nouvelle occasion....

LE MARQUIS. Vous voulez me pousser à bout.

LA MARQUISE. Oui, si un coupable, quel qu'il fût, échappé par miracle de son cachot, soustrait je ne sais comment à une mort certaine, si ce coupable était venu vous trouver, vous!... implorer votre pitié, je vous connais, vous ne l'auriez pas livré à ses bourreaux; non, vous auriez rendu protection pour confiance; vous auriez accepté avec empressement, avec joie, la mission d'assurer sa fuite et sa vie.

LE MARQUIS. Que me racontez-vous là?... Quel rapport? si je comprends un mot!.....

LA MARQUISE. L'officier des gardes, Mateï, m'amenait Fabricio, qu'il appelait son ami, dont il avait, à ce qu'il paraît, favorisé l'évasion.... je ne sais comment cela s'était fait.... enfin il me suppliait de lui procurer les moyens de quitter Modène.... je n'ai pas eu le courage barbare de le refuser.... si c'est là un crime, je suis véritablement coupable et vous devez me punir.

LE MARQUIS. Fabricio!.... quoi!... (*A part.*) Je marche dans un labyrinthe d'infamies.

LA MARQUISE. Comment! il ne vous l'a pas dit!.... moi-même je ne sais pourquoi je vous ai jusqu'à ce moment laissé ignorer... ah! un si petit événement!.... qui a laissé si peu de trace dans ma mémoire. J'avais presque oublié!... ces gens-là, on les sauve, et on n'y pense plus.

LE MARQUIS. Ah! vous avez.... je suis bien aise d'apprendre.... Mais, madame, vous feignez de ne pas me comprendre.... il n'est pas question de Fabricio.

LA MARQUISE. Il n'est pas question de....

LE MARQUIS. Je vous parle du duc de Modène.

LA MARQUISE. Du duc de Modène!

LE MARQUIS. Est-ce aussi, dites-moi, par humanité, par générosité d'âme que vous receviez ses hommages, que vous acceptiez en secret le rôle de favorite.

LA MARQUISE. Ah! ce défi porté à ma patience, ce jeu cruel, se prolonge trop à la fin.

LE MARQUIS. Ce n'est point un jeu, c'est très-sérieux. J'ai lu.... par hasard.... sans le vouloir.... ce n'était pas là ce que je cherchais.... j'ai lu une lettre...

LA MARQUISE. Une lettre!...

LE MARQUIS. Où l'on accrédite contre vous les bruits les plus injurieux, où l'on me couvre de ridicule. (*A part.*) La duchesse!...

LA MARQUISE. Dites-moi, y a-t-il longtemps que ces bruits ont recommencé à circuler à Modène?

LE MARQUIS. Recommencé! comment?

LA MARQUISE. A notre départ.... il n'était question que de cela.... Ah! c'est ma faute, je m'y suis exposée.... j'aurais dû m'attendre....

LE MARQUIS. Vous auriez dû... qu'est-ce que cela veut dire?

LA MARQUISE. Oui, votre grâce, longtems refusée par le Duc, accordée enfin à mes instances, à mes prières, excita un véritable scandale.... le crime qu'on vous reprochait était si grand! ce pardon, auquel personne à la cour ne voulait croire, on s'en fit bien-

tôt une arme contre moi.... on se plut à me supposer une influence toute-puissante.... une influence à laquelle le duc ne pouvait rien refuser.... on sema des bruits.... je fus sacrifiée.... mais, si à mon tour je voulais... vos ennemis parlaient de violence coupable, d'enlèvement nocturne; j'ai repoussé toutes les explications, j'ai toujours voulu ignorer...

LE MARQUIS. On avait trompé le duc; c'était une odieuse calomnie.

LA MARQUISE. Oh! sans doute.... tout à l'heure encore, il n'y a qu'un moment.... la présence d'Antonia dans ce palais...

LE MARQUIS, *à part.* Allons! les rôles sont changés, c'est elle qui m'accuse à présent!...

LA MARQUISE. La calomnie!... oui! oh! elle s'est obstinément attachée à nos pas; elle nous a cruellement poursuivis tous les deux.

LE MARQUIS, *à part.* Si elle n'a pas été plus calomniée que moi....

LA MARQUISE. Vous m'amenez presque au point de me justifier, quand au contraire je pourrais, quand j'aurais le droit de....

LE MARQUIS, *l'interrompant.* Marquise... vous me donnez des raisons.... vous me dites des choses.... (*A part.*) Ce Fabricio!.... véritablement, je suis placé en face de deux énigmes!.... (*Haut.*) Il m'en coûterait de vous haïr, d'avoir le droit de haïr le duc... (*A part.*) C'est égal, j'aimerais mieux n'avoir pas lu...

UN DOMESTIQUE, *apportant une lettre.* De la part du sénateur Albertini pour son excellence.

LE MARQUIS. Ah! sans doute, le traité de paix signé par le doge.

LA MARQUISE. Vous allez joindre à tous vos titres celui de pacificateur.

LE MARQUIS, *après avoir lu.* Qu'ai-je lu? oui! le doge.... oh! mais c'est impossible, après toutes les concessions.... je veux dire, après des paroles données, des signatures échangées.

LA MARQUISE. Quel contre-temps? Qu'avez-vous?

LE MARQUIS. Plus de paix... un ajournement, c'est-à-dire un refus. (*A part.*) Ils attendent que l'état de Parme se soit prononcé... tant qu'il hésitera, ils chercheront à gagner du temps. (*Haut.*) Quelle trahison! se jouer ainsi! un traité qui assurait le bonheur de deux peuples... qui aurait appelé sur moi toutes les faveurs... qui m'aurait fait élever à la dignité de duc!

LA MARQUISE. A la dignité de... je serais duchesse?

LE MARQUIS. Duchesse!... Comment!...

LA MARQUISE. Qu'avez-vous donc?

LE MARQUIS. Rien... Ah! je ne sais plus... Tous les chagrins à la fois... et cette fête... ces invitations... dans le trouble où je suis... je ne pourrai jamais... Marquise, il faut contremander...

LA MARQUISE. Impossible; les salons vont s'ouvrir dans peu de moments...

LE MARQUIS. Vous avez raison..... je ne pensais pas...

LA MARQUISE. Allons, tout espoir n'est sans doute pas détruit... que votre calme au milieu de cette fête montre au contraire que vous n'avez rien perdu de votre confiance. Je vais donner mes derniers ordres. (*Voyant Fabricio.*) Fabricio!

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, FABRICIO.

FABRICIO. Monseigneur, je viens me mettre aux ordres de votre Excellence.

LE MARQUIS, *à part.* Ah! encore ce..... (*Haut.*) Je n'ai pas besoin... votre travail vous sera généreusement payé, vos services me deviennent inutiles... Laissez-moi...

LA MARQUISE, *à Fabricio, avec intention.* Monsieur l'ambassadeur n'est pas content de vous; il s'étonne avec raison du silence que vous avez gardé auprès de lui sur la bonté généreuse qui vous accueillit à Modène après votre évasion. Montrez par votre conduite que cet oubli n'est pas de l'ingratitude, et que vous méritiez pour vous-même une protection qui ne fut accordée, vous le savez, qu'aux instances et aux prières des amis de Mateï.

Elle sort.

SCÈNE XX.

LE MARQUIS, FABRICIO.

FABRICIO, *à part.* D'où peut-il donc savoir?... Je suis perdu, si je ne me rends pas nécessaire... Oui, mais comment? par quel moyen?

LE MARQUIS. Eh quoi! vous êtes encore là? Que me voulez-vous? qui êtes-vous pour vous imposer ainsi à ma confiance, pour la trahir peut-être? laissez-moi.

FABRICIO. Rien dans ma conduite n'a pu mériter...

LE MARQUIS. Sachez que la rupture des négociations ne m'enlève pas tout crédit à Venise.

FABRICIO, *à part.* La rupture des négociations!... Ah! si je pouvais... si j'étais assez heureux!...

LE MARQUIS. Le doge est resté accessible

Digitized by Google

à mes recommandations personnelles; d'un mot je puis vous perdre.. aujourd'hui, dans une heure, je puis obtenir votre extradition...

FABRICIO, *à part.* Oui... ce moyen..... mais quelle vraisemblance?... Essayons... (*Haut.*) Si cependant mon dévouement aux intérêts de votre Excellence m'avait révélé un moyen... Les idées les plus étranges en apparence sont quelquefois celles qui ont le plus de chances de réussir... Un moyen de forcer le doge à signer la paix... à la signer aujourd'hui même.

LE MARQUIS. Un moyen... et vous comptez assez sur ma crédulité...

FABRICIO. Cette lettre que j'ai rédigée sous les ordres de votre Excellence exprimait l'espoir d'un secours de la part du duc de Parme...

LE MARQUIS, *à part.* Le duc de Parme!... oui... c'est son hésitation obstinée qui leur inspire cette confiance.

FABRICIO. Votre Excellence paraît craindre que ce secours ne...

LE MARQUIS. Je n'ai pas dit cela...

FABRICIO. Si par une voie détournée l'on parvenait à tromper le doge, à lui faire croire... Un faux avis... une confidence mensongère...

LE MARQUIS. Je vous écoute avec une grande patience...

FABRICIO. Une lettre de votre excellence... une lettre confidentielle en apparence! tenez, monseigneur, je rédige cette dépêche..... deux mots... et en un instant...

Il se place au bureau et écrit.

LE MARQUIS, *à part.* Il m'étourdit! ces gens-là ont une manière..... Ah! quelquefois ils réussissent... pour les autres...

FABRICIO. J'ai fini...

Il présente au Marquis la lettre qu'il vient d'écrire.

LE MARQUIS, *lisant bas d'abord et achevant tout haut.* « Un secours de dix mille » hommes contre les Vénitiens. » Mais cette dépêche adressée au duc de Modène...

FABRICIO. Sera dans dix minutes sous les yeux du doge.

LE MARQUIS. Sous les yeux du... (*A part.*) Eh! eh!... je comprends. (*Haut.*) Oui, mais par quel moyen? qui peut se charger?

FABRICIO. Moi, monseigneur.

LE MARQUIS. Vous?...

FABRICIO. Je me dévouerai... J'aurai l'air de vous trahir...

LE MARQUIS. Vous aurez l'air...

FABRICIO. Je consens à rougir aux yeux du sénateur Albertini jusqu'au moment où vous me réhabiliterez.

LE MARQUIS. Et vous croyez que...

FABRICIO. Une trahison!.... ça n'étonne pas... ça paraît naturel... c'est une manière d'inspirer la confiance. Le sénateur Albertini sait que vous m'employez... que je suis comblé de vos bontés... il croira volontiers que je lui livre vos secrets...

LE MARQUIS, *à part.* Cet homme a des raisonnements, des aperçus d'une justesse... En vérité, quand il aurait passé sa vie à la cour...

FABRICIO. Signez, monseigneur.

LE MARQUIS. Je ne sais vraiment si je dois... Ah! ressource de désespéré... un hasard... un coup de dés. (*Il signe. A part, pendant que Fabricio met le cachet.*) Ce Fabricio... Avec tout cela, je n'oublie pas les aveux de la marquise... Ce départ de Modène, cette protection si étrange; c'est bien malgré moi si je consens à l'employer encore; mais l'intérêt de l'état, la paix... et ses conséquences... D'ailleurs on utilise un homme pour son talent et on le punit pour sa conduite. On se sert de lui et on l'annule.. tout cela peut très-bien se concilier.

FABRICIO. Le palais du sénateur touche à celui de votre excellence; je pars, et vous apprendrez bientôt, je l'espère, que j'ai réussi.

SCÈNE XXI.

LE MARQUIS, *seul.*

Ce drôle est bien délié, bien adroit; si avec cela, il est honnête homme, il aura résolu un beau problème... Après tout, je ne lui confie rien, je ne me livre pas.... je me borne à le laisser agir... S'il réussit.. à moi tout l'honneur... Un homme obscur et dans sa position! ce n'est pas à lui qu'on ira jamais attribuer un succès diplomatique... A intelligence égale, il y a toujours profit à employer de pareilles gens... Oui; mais quelle apparence que cette tentative ait du succès? ce serait folie de l'espérer... La prudence veut que j'agisse comme si nulle chance ne me restait... la rupture de l'armistice va être déclarée, il me sera impossible de rester plus longtemps à Venise... pas un moment à perdre...

Il sonne. Plusieurs Domestiques paraissent.

SCÈNE XXII.

LE MARQUIS, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

LE MARQUIS, *à un Domestique.* Allez à ma chancellerie... qu'on y prépare sans délai les passe-ports de tout le personnel de

l'ambassade. On les fera viser demain de bonne heure, au greffe du provéditeur général..... Qu'on ordonne à un courrier de se tenir prêt à partir pour Modène. (*Il va à son bureau et écrit.*) Cet avis est indispensable pour que le duc ne soit pas pris au dépourvu... Si, par miracle, il y a un retour de la part du doge, ce sera l'objet d'une seconde dépêche... Les difficultés et le mérite de la négociation n'en ressortiront que mieux... Hâtez.

Il remet la dépêche au Domestique, qui sort.

SCENE XXIII.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

UN AUTRE DOMESTIQUE *entrant.* Monseigneur, les salons commencent à se remplir, Madame la marquise attend les ordres de votre excellence.

LE MARQUIS. Je vais recevoir. (*Le Domestique sort. A lui-même.*) Ce Fabricio... Je suis fou de me livrer à un espoir... Oh! je saurai du moins s'il est de bonne foi... si c'est un honnête homme, s'il a eu la loyauté de les tromper... Il s'y est formellement engagé... Oh! s'il m'avait joué!... si c'était moi qu'il eût l'indignité de trahir... (*Les portes du fond s'ouvrent, le Marquis va au-devant des invités; s'adressant à la Marquise.*) Tous ces nobles Vénitiens semblent n'être venus que pour sourire à mon humiliation.... Cette fête est devenue pour moi un véritable supplice...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Son excellence le sénateur Albertini.

LE MARQUIS. Le sénateur!...

LA MARQUISE. Quelque chose d'heureux, sans doute.

SCÈNE XXIV.

LE MARQUIS, LES INVITÉS, LE SÉNATEUR, *puis* FABRICIO.

LE SÉNATEUR, *à haute voix.* Monsieur le marquis, toutes les difficultés sont aplanies; on expédie en ce moment même l'acte authentique où sont stipulées les conditions d'une paix éternelle entre le duc de Modène et la sérénissime république. (*Bas.*) Le prince Frédéric a déjà reçu l'ordre de quitter les états vénitiens.

LE MARQUIS. Noble sénateur, je suis heureux de cet accord.

LE SÉNATEUR, *à part.* Une trahison qui est venue fort à propos! Voilà un ambassadeur qui place bien sa confiance!

LE MARQUIS, *à part.* Ces dix mille hommes de Parme, ce prétendu secours a tout changé... comme ils sont dupes!... Ah! j'ai habilement employé le zèle de ce Fabricio... si on savait tout ce qu'il entre de bêtise dans le zèle!...

LA MARQUISE *au Marquis.* Je viens de parler au sénateur de l'édit d'amnistie, de cet édit qui va rendre une patrie à tant de malheureux.

LE SÉNATEUR, *à part.* Et nous débarrasser d'une foule de mauvais sujets.

LE MARQUIS, *à part.* Elle songe à lui. (*A la Marquise.*) Madame...

LA MARQUISE. Le sénateur est enchanté.

LE MARQUIS. Mais madame, je ne vous ai pas chargée...

FABRICIO, *à part.* Il hésite!...

LA MARQUISE. Le plus beau, le plus précieux de vos priviléges, comme vous disiez...

LE SÉNATEUR. Ainsi, monsieur l'ambassadeur, je vais annoncer au doge et au sénat...

LE MARQUIS, *à part.* Pas moyen de reculer. (*Haut.*) Oui, sans doute, excellence.

LA MARQUISE, *à part.* Il est sauvé.

LE MARQUIS. Le duc, toujours magnanime, veut oublier que parmi ceux de ses sujets que Venise a recueillis, il existe de grands coupables, de très-grands coupables; un pardon généreux leur permet de rentrer dans ses états.

FABRICIO, *bas au Marquis.* Si monseigneur est satisfait de mes services, j'ose espérer que de nouvelles bontés...

LE MARQUIS, *bas à Fabricio.* Oh! plus tard!... plus tard, il sera temps d'y songer... Je suis obligé d'agir avec une grande réserve. Si le doge apprenait qu'on récompense celui qu'il a pris pour un traître... il reconnaîtrait qu'on l'a joué; cela remettrait de nouveau en question cette paix que nous avons eu tant de peine à obtenir.

FABRICIO *consterné, à lui-même.* Quoi! c'est ainsi que... après ce que j'ai fait, quand j'ai eu le courage de...

LE SÉNATEUR, *bas à Fabricio, qui le rencontre en remontant la scène.* Demain au bureau de la police secrète... une poignée d'or... le prix de votre trahison...

FABRICIO, *à part, sur le devant de la scène, pendant que les invités causent et circulent.* Ingratitude... et mépris... L'intérêt de mon pays me ferme la bouche; mais grâce à l'amnistie, je retourne à Modène! Son infamie m'affranchit. Ce secret qu'un hasard a jeté sous mes yeux, dont je voulais perdre le souvenir... ce secret... ce sera ma vengeance.

Digitized by Google

ACTE CINQUIEME.

A MODÈNE.

Jardin ducal. A droite, colonnade censée conduire au palais ducal. Au fond, à gauche, le demeure du marquis della Porta. Des Bourgeois circulent dans le jardin. Plusieurs Bourgeois entrent par la colonnade de droite; ceux qui sont restés dans le jardin paraissent les interroger avec anxiété.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX BOURGEOIS.

PREMIER BOURGEOIS, *s'adressant à un des Bourgeois qui sortent de la colonnade à droite.* Eh bien ?... cette audience ?... vous avez vu le duc ?... qu'avez-vous obtenu ?

DEUXIÈME BOURGEOIS. Rien; des paroles bienveillantes... un refus positif.

PREMIER BOURGEOIS. Pourtant une démarche faite par une députation du commerce de Modène !... ainsi, l'édit qui crée ce papier-monnaie...

DEUXIÈME BOURGEOIS. Est maintenu; toutes nos représentations ont été inutiles.

PREMIER BOURGEOIS. Une mesure qui va bouleverser toutes les fortunes !

DEUXIÈME BOURGEOIS. Qui ruinera le pays. L'édit n'est publié que d'hier, et cette nouvelle monnaie, déjà discréditée, perd moitié de sa valeur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRANSONI.

FRANSONI, *entrant.* C'est ici que Fabricio m'a dit de l'attendre. Pauvre Fabricio !... Encore une tentative inutile ! le duc, comme toujours, refusera de le recevoir.

PREMIER BOURGEOIS. Nous payons un peu cher l'avénement du marquis della Porta au poste de premier ministre.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Oui, c'est lui qui a imaginé ce moyen de couvrir les dépenses de la guerre avec Venise.

FRANSONI, *se mêlant à la conversation.* Il a trouvé le secret de faire de l'argent avec du papier. Ce n'est pas si maladroit.

PREMIER BOURGEOIS. Il paraît que le comte Sforza s'est ouvertement prononcé contre le nouvel édit; oh ! c'est un ami du peuple, celui-là !

FRANSONI. Oui, depuis huit jours... parce qu'il n'est plus maintenant qu'en sous-ordre; simple prévéditeur, après avoir été premier ministre; mécontent pour son compte personnel... au regret de faire le mal, depuis qu'il ne le commande plus; jalousie de métier, voilà tout.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Et dire que ce marquis della Porta peut impunément... Ah ! si nous avions des journaux comme en Angleterre !

FRANSONI. Ah ! dam ! si nous avions des journaux ! Oh ! alors... les choses se passeraient exactement comme aujourd'hui... Mais les ministres trouveraient à qui parler... on leur dirait leur fait... c'est une consolation; tous les jours vos griefs seraient publiés, distribués par milliers d'exemplaires... tout ce que vous souffrez, vous auriez la satisfaction de le voir imprimé; cela serait su partout, pas d'incrédule qui pourrait douter.... Dans l'Angleterre dont vous parlez, c'est admirable... On frappe un impôt injuste, exorbitant... l'argent des contribuables n'arrive au trésor qu'avec un accompagnement de diatribes qui prouvent victorieusement qu'on aurait eu le droit de ne rien payer... Un sujet est privé arbitrairement de sa liberté; cinquante journaux vont dans sa prison lui porter le témoignage éloquent de la sympathie des publicistes, et l'édifier sur l'inviolabilité de ses droits... c'est flatteur.

PREMIER BOURGEOIS. Oui, tandis qu'ici nous souffrons incognito...

FRANSONI. Voilà la différence.

DEUXIÈME BOURGEOIS. Ce n'est pas l'embarras, il y a bien une gazette, mais elle est rédigée...

FRANSONI. Par ceux qui font les édits...

PREMIER BOURGEOIS. De façon que c'est exactement...

FRANSONI. Comme si vous n'en aviez pas du tout... Ah ! j'aperçois Fabricio.

DEUXIÈME BOURGEOIS, *s'adressant au premier.* Fabricio ! celui qui était à Venise avec le marquis ?...

PREMIER BOURGEOIS. Un misérable qui a fait le métier d'espion, qui a vendu son pays !... Venez, je vous conterai cela...

Peu à peu, les Bourgeois se retirent.

SCÈNE III.

FRANSONI, FABRICIO *sortant de la colonnade de droite.*

FRANSONI. Enfin ?...

FABRICIO. J'ai fait d'inutiles efforts. Le duc est inaccessible, toujours inaccessible

pour moi... j'ai prié, supplié; j'ai parlé d'une affaire importante, d'un intérêt public; on m'a repoussé avec mépris.

FRANSONI. Je le l'avais prédit. Toutes les lettres restées sans réponse, interceptées, sans doute, t'annonçaient assez...

FABRICIO. Je viens d'entendre ces courtisans murmurer autour de moi d'infâmes propos... le nom d'espion....

FRANSONI. Est le prix du service important que tu as rendu : cela devait être. Ce sénateur Albertini, qui aujourd'hui est ambassadeur à Modène, se gardera bien de démentir un bruit où son amour-propre est intéressé; il te laisse flétrir plutôt de reconnaître que tu l'as trompé. Il passerait pour une dupe, si tu ne passais pas pour un traître. C'est un homme qui agit mal, mais qui raisonne bien.

FABRICIO. Ah! pourquoi ai-je accepté ma part de cette amnistie? pourquoi les instances de la marquise m'ont-elles rendu une patrie où il ne m'est même plus possible de la voir?

FRANSONI. Vingt fois j'ai voulu le tenter pour toi... tu t'y es toujours opposé.

FABRICIO. Oui, elle aurait connu ma position... et heureusement elle l'ignore; elle ne la soupçonne même pas... Un secours! et de cette main! Ah! je serais mort de honte!

FRANSONI. Après cela, tu as aussi bien fait; le marquis a eu des soupçons.....

FABRICIO. Lui! et que peut-il contre moi maintenant, quand la réprobation qui me frappe m'enlève jusqu'à l'exercice de ma profession; quand la misère, le dénûment...

FRANSONI. Ah! si mieux inspiré, tu voulais enfin céder à mes conseils!... tout ce que nous voyons, tout ce qui se passe!... jamais je n'eus plus raison contre toi.

FABRICIO. Fransoni!

FRANSONI. Libre d'accepter pour toi-même une lutte insensée, as-tu le droit d'enchaîner ta sœur à des épreuves dont tu ne sais pas t'affranchir?

FABRICIO. Antonia!... non, je n'ai pas ce droit..... non... mais peut-être Mateï...

FRANSONI. Mateï, suspect à cause de toi, retenu par ordre du Marquis dans un cantonnement éloigné de Modène, n'est plus un appui pour vous... Ta sœur!... as-tu calculé jusqu'où peut aller son courage, ce qu'au juste elle aura la force de souffrir encore, le moment où sa résignation commencerait peut-être à se lasser?...

FABRICIO. Ah! ne parle pas ainsi, ne parle pas ainsi... tu me déciderais à un crime.

FRANSONI. Attendras-tu que le désespoir... dis, dis, Fabricio... quand il serait si facile... quand ta volonté peut lui rendre bientôt, à l'instant même, le calme, le bonheur.

FABRICIO. Fransoni, que faut-il faire? qu'attends-tu de moi?

FRANSONI. Pendant que tu tentais d'inutiles démarches, je préparais tout pour un succès certain... nul danger... des précautions sans nombre nous assureront un secret impénétrable.

FABRICIO. Que veux-tu dire?

Un Huissier du palais sort de la colonnade de droite.

FRANSONI. Ici, dans le jardin ducal, rien de plus... Viens, Fabricio, viens mettre un terme aux souffrances d'Antonia.

Ils sortent.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, GAETI.

GAETI. Monseigneur, Fabricio vient de se présenter pour obtenir une audience... je n'ai pas perdu une minute pour vous en donner avis. Cette fois encore, on est parvenu à l'écarter, mais cela n'a pas été sans peine.

LE MARQUIS. Très-bien; continuez d'observer et de me rendre compte.

GAETI. Monseigneur peut être tranquille; placé par la protection de votre excellence à un poste de confiance dans la maison du prince, mon devoir est de vous informer à l'instant même de tout ce que j'entends et de tout ce que je vois.

LE MARQUIS. Vous êtes fidèle, je le sais; allez.

GAETI. Je me considère toujours comme étant à votre service... et à celui de madame la marquise.

LE MARQUIS. Ne tardez pas... rentrez au palais... prenez bien garde...

GAETI, *en s'en allant*. Oh! monseigneur!

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *seul*.

Si Fabricio cherche avec tant d'opiniâtreté tous les moyens de pénétrer auprès de son altesse, c'est pour l'instruire de ce qu'il a fait à Venise... pour s'attribuer, aux yeux du prince, tout le succès de la négociation, tout l'honneur du traité de paix. Quelle humiliation pour moi, si l'on venait à savoir!... quel triomphe pour mes ennemis, pour le comte Sforza surtout, qu'une intrigue de cour veut mettre en possession de ma place... c'est-à-dire de la sienne, puisque c'est moi qui l'ai supplanté... Heureusement s'il a de l'ambition, il ne manque pas de cupidité; je ne risque toujours rien de le corrompre... Oui, quelques millions de ducats...

Il réfléchit.

Digitized by Google

SCENE VI.

LE MARQUIS, SFORZA.

SFORZA, *sortant de la colonnade, à part.* Le marquis sera sacrifié au mécontentement que soulève de toute part le nouvel édit... et naturellement c'est moi qui... (*Apercevant le Marquis.*) Monsieur le marquis, je vous cherchais pour vous annoncer que j'ai pris toutes les précautions de police commandées par la circonstance. Mon empressement à vous seconder ne recule pas devant la défaveur de la mesure que vous avez eu le courage de conseiller...

LE MARQUIS. Vous avez traversé aussi l'épreuve de l'impopularité, vous savez au juste ce que valent ces susceptibilités du public, ces émotions passagères.

SFORZA. Assurément... croiriez-vous qu'il y a des malveillants qui crient à la violation de la foi publique, qui parlent de valeurs mensongères, de spoliation exercée au nom de l'Etat ?

LE MARQUIS. Pures déclamations... je le reconnais ; il existe un préjugé en faveur des métaux, un préjugé fort enraciné... eh bien, c'est mon devoir de le combattre, et ce sera ma gloire d'en triompher.

SFORZA. Oui, en dépit de tous vos ennemis, de cette foule d'envieux, détracteurs obstinés de vos travaux ministériels à Modène... de vos succès diplomatiques à Venise.

LE MARQUIS, *à part.* Mes succès à Venise !.. ah ! une menace !... je comprends... (*Haut.*) Mes ennemis... oui... je les connais... je les connais tous. (*A part.*) Il faut que je m'assure son silence... jusqu'à ce que je parvienne à l'écraser.

SFORZA, *à part.* Je l'effraye; je l'oblige à des ménagements... jusqu'à ce que je réussisse à le remplacer.

LE MARQUIS. Ah ! comte Sforza, quand le duc jugea à propos de se priver de vos talents dans la direction du cabinet, pour les appliquer aux importants travaux de la police, il se réserva de récompenser plus tard vos services...

SFORZA. Oui, son altesse a daigné plus d'une fois m'assurer... (*A part.*) C'est toujours lui qui s'est opposé...

LE MARQUIS. Ce matin encore, le duc me parlait de vous, de vos droits. Je suis chargé de vous remettre en son nom une indemnité de vingt mille ducats..... en papier, bien entendu.

Il lui remet un portefeuille.

SFORZA. Il perd à peu près moitié... ce n'est guère que dix mille ducats... je n'en apprécie pas moins...

LE MARQUIS, *l'interrompant.* Vous finirez par reconnaître, j'en suis persuadé, les avantages pratiques de cette nouvelle monnaie dont vous vous étiez montré d'abord l'adversaire.

SFORZA. En principe..... c'est vrai..... ce qui n'empêche pas que dans l'exécution..... tous les jours on est contre une mesure et on la soutient; on la condamne et on l'applique; on parle d'une façon, mais on agit d'une autre.

LE MARQUIS. Je compte sur tout votre concours; vous avez les noms des turbulents dont il convient de s'assurer... quelques arrestations... cela est nécessaire pour tranquilliser les esprits.

SFORZA. C'est mon opinion... et je vais sans tarder... (*A part.*) Plus je ferai de mécontents en son nom, plus j'aurai de chances de me faire nommer à sa place. (*Haut, le saluant.*) Monsieur le marquis...

Il sort.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *seul.*

Ses perfides allusions confirment toutes mes craintes... Il faut que j'obtienne aujourd'hui même l'éloignement de Fabricio. Mon maintien au poste que j'occupe est à ce prix... oui, mais des motifs !... lesquels mettre en avant auprès du duc ?... il est capable de m'en demander... je ne sais en vérité... Ah ! je n'y songeais pas... on va chercher bien loin !... la circonstance présente me fournit un moyen tout naturel... Oui, dans un moment où cet édit, ce papier, excitent tant de clameurs... Fabricio doit être mécontent... il l'a toujours été; il est impossible qu'il ne se soit pas mêlé plus ou moins à toute cette agitation. J'en suis moralement certain ; ma conscience sera parfaitement tranquille..... (*Apercevant le Duc.*) Ah ! son altesse...

SCÈNE VIII.

LE DUC, LE MARQUIS.

LE DUC. Qu'avez-vous, marquis ? vous paraissez inquiet, préoccupé.

LE MARQUIS. En effet, monseigneur; cet édit si sage, si nécessaire, est accueilli avec une sorte d'opposition; on s'assemble, on murmure.

LE DUC. Cela devait être; je m'y atten-

dais... Et... qu'est-ce qu'ils disent?... Que vous avez trompé ma religion, que vous conduisez l'état à sa ruine, que je devrais vous destituer... tout au moins... n'est-ce pas?

LE MARQUIS. Quelque chose comme cela, monseigneur.

LE DUC. Oui, si le prince le savait!... Ah! les pauvres ministres! que je les plains!... véritablement, je ne sais pas comment il se fait qu'on en trouve toujours.

LE MARQUIS. Monseigneur, le dévouement...

LE DUC. Sans doute.... aussi, j'ai bien compté sur le vôtre. Ce sera l'affaire de quelques jours..... pendant lesquels vous allez recueillir toute sorte de malédictions, de brocarts, d'épigrammes.... après quoi, il ne sera plus question de rien.... jusqu'à un nouvel édit. C'est toujours ainsi que cela se passe.

LE MARQUIS. Il y a des meneurs, en apparence bien obscurs, mais hardis et entreprenants, qui entretiennent l'irritation, cherchent à exploiter la circonstance. Un certain Fabricio...

LE DUC. Encore cet homme!... c'est bien peu probable... avez-vous des preuves?

LE MARQUIS. Non, pas précisément, mais des soupçons... des indices... aussi je me borne à proposer à votre altesse de l'éloigner de la ville de Modène.

LE DUC. Vous le savez, marquis, les persécutions répugnent à mon caractère... je vous l'ai dit cent fois, des mesures générales à la bonne heure; on peut sans inconvénient s'en prendre à tout le monde.... tout le monde, ce n'est personne; une rigueur particulière, c'est autre chose; on sait au juste qui l'on frappe. On se condamne volontairement à des regrets, à des scrupules, et puis l'importance du résultat n'est pas là pour servir en quelque façon d'excuse. On passe pour un prince cruel, pour un tyran.

LE MARQUIS. Monseigneur, souffrez que je vous représente...

LE DUC. Marquis, c'est assez.... cessez, je vous prie. En vérité, je ne comprends pas cette insistance.... quand vous auriez un motif personnel...

LE MARQUIS. Moi! monseigneur. (*A part.*) Ah! ce moyen qu'il me fournit lui-même.... (*Haut.*) Eh bien, oui, monseigneur, puisqu'il faut vous le dire, j'ai un motif particulier, un intérêt personnel.

LE DUC. Un intérêt, vous, marquis! expliquez-moi...

LE MARQUIS. L'éloignement de Fabricio peut seul arrêter dans leur cours insolent des calomnies qui attaquent mon honneur.

LE DUC, *souriant.* Des calomnies! qu'est-ce que?...

LE MARQUIS. L'honneur de la marquise.

LE DUC, *s'animant.* L'honneur de la marquise! comment!...

LE MARQUIS. Une protection follement accordée à ce misérable quand il fut parvenu à s'échapper de sa prison, une imprudence que la marquise s'est depuis mille fois reprochée, la faiblesse qu'elle eut de céder aux prières de Fabricio, et de favoriser sa fuite à l'étranger...

LE DUC. Qu'est-ce que vous me dites là? eh quoi! la marquise a osé!.... Je comprends les commentaires auxquels la conduite de la marquise a pu donner lieu, tout le chagrin que vous avez dû en ressentir.... Je me mets à votre place. Cela est fort pénible, fort humiliant.... mais savez-vous, marquis, que ce Fabricio est une véritable peste?....

LE MARQUIS. Comme je le disais tout à l'heure à votre altesse, un homme dangereux.

LE DUC. Très-dangereux.... et que vous avez toute raison de vouloir éloigner.

LE MARQUIS. Au point où en sont les choses, il faut que ce soit la marquise ou lui qui quitte Modène.

LE DUC. La marquise!.... Je voudrais bien voir!... pardieu, ce sera lui, je vous le proteste.

LE MARQUIS. Monseigneur, que de reconnaissance!...

LE DUC. Vous me ferez signer l'ordre, vous me le ferez signer aujourd'hui même. Un décret spécial, une mesure toute d'exception.

LE MARQUIS, *à part.* Il va maintenant plus loin que je ne voudrais.

La Marquise a paru sur les derniers mots du Duc.

LE DUC, *apercevant la Marquise; à part.* La marquise!

SCÈNE IX.

LE DUC, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *au Duc.* Monseigneur, je suis peut-être importune...

LE DUC. Non, madame; vos conseils pourront au contraire nous être fort utiles. Nous étions occupés, le marquis et moi, à chercher comment il serait possible d'imposer silence à des bruits sans doute bien absurdes, mais très-offensants pour la vertu d'une dame de ma cour. Le parti auquel jusqu'ici nous nous sommes arrêtés, c'est de chasser au plus tôt de Modène, pour qu'il n'y rentre jamais, le misérable qu'a sans doute enorgueilli une protection bien étrange, et dont la présence, dont les discours peut-être autorisent les plus odieuses calomnies. Croyez-

vous, madame, que ce soit assez pour le monde, assez pour celui qu'a dû blesser si vivement une conduite qui montre assurément la plus inconcevable légèreté ?

LE MARQUIS, *à part*. Je ne suis pas fâché de la leçon indirecte...

LA MARQUISE. Bannir un homme, le bannir à jamais pour des apparences, des bruits, de simples bruits dont vous reconnaissez vous même l'absurdité, c'est peut-être un peu rigoureux. Je me demande alors quel châtiment assez grand vous prononceriez, vous qui êtes la justice même, contre celui qui serait coupable.... en réalité.

LE MARQUIS. Oh ! à celui-là une détention perpétuelle.... pour le moins ; je ne balancerais pas un moment à en faire la proposition à son altesse.

LE DUC. Marquis, vous m'avez entendu. Vous m'adresserez un rapport.... un rapport d'urgence.

SCENE X.

LES MÊMES, GAETI.

GAETI, *au Duc, en lui remettant une lettre*. De la part de l'intendant des finances.

LA MARQUISE, *pendant que le duc lit*. Quel acharnement contre un malheureux !... et je l'abandonnerais !.... non, monsieur le duc ; non, monsieur le marquis, ne l'espérez pas. Je voulais l'oublier, vous me forcez à le défendre.

LE DUC, *après avoir lu*. Est-il possible !... quelle audace !... Marquis, lisez.

GAETI, *bas, à la Marquise*. La vie de Fabricio est en danger !.... pas un moment à perdre !... on attend...

LE MARQUIS, *après avoir lu*. Il y a véritablement de quoi être confondu.

LA MARQUISE, *à part*. Sachons au plus tôt... (*Haut.*) Votre altesse paraît occupée d'affaires importantes. Je me retire. (*A part, en s'éloignant.*) Pourvu qu'il soit temps encore!

GAETI, *au Duc*. Son altesse a-t-elle des ordres à me donner?

LE DUC. Qu'on cherche les provéditeurs, le comte Sforza.

Gaëti sort.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MATEI.

LE DUC, *apercevant Mateï*. Mateï ! vous ici ! que me voulez-vous ?

LE MARQUIS. Revenu à Modène...

MATEÏ. Avec un congé de mes chefs. (*Au Duc.*) Monseigneur, Antonia vient d'être arrêtée, jetée en prison. Cet ordre n'a pu être donnée que par....

LE DUC. Antonia est accusée d'un crime...

MATEÏ. Un crime ! Antonia ! Monseigneur, c'est impossible.

LE DUC. Lisez ; je vous le permets.

MATEÏ, *lisant*. « Antonia, sœur de » Fabricio, vient d'être surprise en posession » d'un billet d'état de la valeur nominale de » cinquante ducats. Ce billet, qui présente » une imitation assez habile du nouveau pa- » pier-monnaie, a été néanmoins à l'instant » même reconnu faux. »

LE MARQUIS. La malheureuse ! un vrai calque.... c'est à s'y méprendre... on jurerait !...

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, FABRICIO, *suivi de plusieurs Officiers*.

FABRICIO. Où est le prince ?... je veux le voir... il faut que je lui parle.

MATEÏ *et le* MARQUIS. Fabricio !

FABRICIO. Monseigneur, c'est moi seul qui suis coupable. (*Bas, à Mateï.*) Oui, seul coupable, puisque je n'ai pas su m'opposer.... (*Au Duc.*) Je jure qu'Antonia est innocente. Monseigneur, ordonnez qu'on visite ma demeure, on trouvera toutes les planches.... mais brisées, détruites..... détruites avec horreur, après qu'un billet, un seul, je l'atteste.... (*A part.*) Fransoni du moins est en fuite, et on ne le soupçonne pas.

LE DUC, *à un Officier*. Allez ; vous amenerez Antonia devant moi... Elle sera libre jusqu'à nouvel ordre.

MATEÏ. Monseigneur, il y a là un mystère de dévoûment... je ne sais quelle faiblesse... Sa volonté n'y est pour rien... une faute, qui ne sera pas un malheur public....

LE MARQUIS. Parce qu'on s'en est aperçu à temps.... si on l'avait laissé faire, il aurait inondé Modène de son papier.... Quand on n'a pas de scrupules et qu'on se croit sûr de l'impunité....

MATEÏ. Monseigneur, en prodiguant ma vie pour défendre les droits de votre couronne, je n'ai fait qu'acquitter ma dette de sujet et de soldat... mais nul, grâce au ciel, n'a été favorisé de plus de périls... Mes chefs ont plus d'une fois appelé sur moi les récompenses du souverain. Un génie malfaisant s'est toujours placé entre vos bontés et mes espérances.... Eh bien, ces bontés, je ne les invoque pas en ma faveur ; non ; qu'elles se détournent sur la tête d'un ancien ami. Comptez-lui ma fidélité, mes services, mes droits peut-être.

Digitized by Google

LE DUC. Il m'en coûte, Mateï, de repousser les prières d'un brave officier.... mais celui pour lequel vous m'implorez n'a-t-il pas déjà épuisé ma clémence? n'est-ce pas lui qui dans une lettre coupable osa déclarer un amour insolent à l'épouse du marquis della Porta?

LE MARQUIS. Je m'en était toujours douté...

FABRICIO. D'infâmes projets contre ma sœur ont obtenu le pardon généreux de votre altesse.

LE DUC, *sans écouter Fabricio.* Un duelliste qui a outragé publiquement un grand officier de ma couronne, qui l'a provoqué dans mon palais, en ma présence, au milieu de toute ma cour.

MATEÏ, *respectueusement.* Le même jour, le jour glorieux où votre altesse justement indignée vengeait l'honneur de sa couronne en déclarant la guerre aux Vénitiens.

LE DUC. Et cette faillite.., un scandale....

LE MARQUIS. Quarante pour cent à de malheureux créanciers.... quel exemple!...

SCENE XIII.

LES MÊMES, SFORZA.

LE DUC, *apercevant Sforza.* Ah! comte Sforza.... je vous attendais impatiemment.

SFORZA. Monseigneur, il m'a été impossible de me rendre plus tôt à vos ordres... une conférence indispensable au sujet de ce papier... (*A part.*) Une dépréciation de plus de moitié et qui continue toujours... Je n'oserai jamais lui dire...

LE DUC, *tenant le billet faux dans ses mains.* Maudit papier... c'est précisément de ce papier que je veux vous parler.

SFORZA. Ah! c'est pour cela que votre altesse... (*A part.*) Le marquis à l'air inquiet.

LE DUC. Je m'indigne à l'idée qu'un seul de mes sujets a pu être trompé.

SFORZA, *à part.* Il sait que l'indemnité de vingt mille ducats m'a été payée en papier.

LE DUC. Voyons; des détails, si affligeants qu'ils soient...

SFORZA. Monseigneur... (*A part.*) Ma foi, il me met à mon aise... et ça peut faire destituer le marquis. (*Haut.*) Monseigneur, en effet, ce papier...

LE DUC, *lui montrant le faux billet.* Vous le reconnaissez?

SFORZA. Oh! parfaitement!...

LE DUC. Eh bien?

SFORZA. Oh! c'est déplorable, c'est affreux!... mais enfin... personne n'en veut.

LE DUC. Je le crois pardieu bien.

LE MARQUIS, *à part.* La belle nouvelle!...

SFORZA, *à part.* C'est cela; le marquis est perdu. (*Haut.*) Les banquiers sont furieux; ils disent que cela ne va pas à moins qu'à les ruiner. En effet, être dans le cas de donner de l'or...

LE DUC. Pour un chiffon sans valeur.

SFORZA. Comme dit votre altesse.

LE DUC. Les banquiers ont raison.

SFORZA. Dans leur intérêt, je ne dis pas... Au fait, tout cela est affaire de convention... Dès qu'un papier est mal vu, la circulation...

LE DUC. A été arrêtée à l'instant même; toutes les planches sont brisées, anéanties!...

SFORZA, *avec étonnement.* Quoi! monseigneur, on a déjà...

LE DUC. L'auteur de cette invention est bien coupable!

SFORZA. Ah! je ne me permets pas d'accuser... Il me conviendrait moins qu'à tout autre!... Monsieur le marquis a pu céder à un entraînement...

LE MARQUIS. Moi!.... qu'est-ce que.... avoir l'audace de.....

LE DUC. Comte Sforza, votre haine contre le marquis vous égare. Il n'est pour rien, il ne peut être pour rien dans tout cela.

SFORZA. Monsieur le marquis a trop de loyauté pour ne pas reconnaître que c'est lui, lui surtout qui a conseillé à votre altesse la création du papier-monnaie.

LE DUC. Sans doute, et où est le mal?

LE MARQUIS. Oui, où est le...

SFORZA. Puisque les planches sont détruites, puisque votre altesse arrête la circulation...

LE DUC. Moi, j'arrête la... Ah ça, vous êtes fou!...

LE MARQUIS. C'est du délire!

SFORZA. Votre altesse ne vient-elle pas de me dire?...

LE DUC. Je vous ai dit, moi!... Comment! vous avez cru que... vous avez eu l'insolence d'imaginer... Mais il y a une heure que je vous parle du faux billet...

SFORZA, *à lui-même.* Ah! le faux billet!!...

LE DUC. Celui que l'intendant des finances m'a adressé au moment où il a constaté le crime.

SFORZA. Le crime!... Oui... (*A part.*) Quelle bévue!.... (*Haut.*) Monseigneur, pardonnez-moi... tous ces billets... il y en a de vrais, il y en a de faux... et puis, cette dépréciation... plus de moitié... C'est une confusion...

LE DUC, *avec colère.* Allons, assez. (*A lui-même.*) Avec sa confusion!... on dirait qu'il prend plaisir... que c'est un parti pris de m'irriter!...

LE MARQUIS. Un fonctionnaire qui décrédite le papier du gouvernement! qui en parle comme tout le monde!...